P. o. gall.
1810
21/1

P. O. gall 1810 n. — 1

Kanchoups

DONUM

# LUDOVICI II.

AUGUSTISSIMI

BAVARIÆ REGIS.

LORD

# WENWORTH.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

# LORD

# WENWORTH,

PAR

MADAME DE RANCHOUP.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DELAUNAY, AU PALAIS-ROYAL.

1813.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

*Je vous honore, je vous respecte et je vous aime. Si mon ouvrage a quelque chose de bon, si j'ai su peindre les vertus simples, les nobles passions, je vous le dois : ce sont des traits que j'ai pris de vous. Tout ce qui tient aux affections douces, à la tristesse ou aux regrets, je l'ai pris dans mon cœur.*

*Je vous dédie ces pages, premier essai de ma plume timide. Si je desire des succès, c'est pour les rapporter à vous.*

# LORD WENWORTH.

## *La disgrace.*

Lord Wenworth étoit l'homme le plus impérieux et le plus fier de toute l'Angleterre : enorgueilli de la confiance du souverain et des hautes dignités dont il étoit revêtu, il négligea cette vertu si nécessaire qu'on nomme prévoyance, qui, en le portant à réfléchir sur la mobilité des choses d'ici-bas, lui eût appris à ne pas faire dépendre toute sa félicité d'une faveur souvent moins due au mérite qu'à un caprice, et que dans tous les cas un caprice peut détruire. Mais lord Wenworth se croyoit un homme trop important; il s'étoit accoutumé à prendre de lui une opi-

nion trop avantageuse, pour que l'idée d'un semblable revers se présentât à son esprit; et la conséquence de cette assurance de lui-même fut que, ne croyant jamais avoir besoin de personne, il n'obligea personne, il appesantit une main de fer sur les malheureux qui se trouvoient sous sa dépendance; et se prévalant d'un pouvoir malheureusement trop étendu, il se fit détester et de ceux qu'il opprimoit et de ceux qui, d'un rang égal au sien, trouvoient leur orgueil froissé par son arrogance: aussi la joie générale égala-t-elle la douloureuse surprise du pauvre lord, lorsqu'un matin on vint lui annoncer sa disgrace, accordée aux humbles supplications de ceux qu'il méprisoit la veille.

Quand sa stupeur lui laissa le pouvoir de penser, il ne trouva nulle res-

source dans son ame contre un pareil événement ; il ne put qu'exprimer sa rage et former cent projets de vengeance envers ceux qui lui avoient nui. Mais, hélas ! toutes ces combinaisons d'une impuissante colère devoient rester sans effet, et au contraire ajouter au triomphe de ses ennemis : du reste, après quelques jours, la disgrace de Wenworth cessa d'être un aliment pour la curiosité ; on n'en parla plus.

A la cour, chaque courtisan, occupé de ses intérêts personnels, dirige ses intrigues contre l'élu qu'il envie ; ses ruses, finement déguisées, se cachent sous cet air affectueux qui endort la méfiance ; profond dans ses projets, il sait avec art tramer votre ruine et vous empêcher de la prévenir : du moment qu'il est parvenu à ses fins, sa haine cesse avec la pros-

périté de celui qui en étoit l'objet ; il en jouit à sa place sans le moindre remords, jusqu'à ce qu'un autre lui rende la pareille.

Wenworth avoit encore par devers lui une forte raison de regretter le pouvoir qu'il venoit de perdre : une crainte terrible, jusqu'alors assoupie, s'étoit réveillée dans son ame ; et si elle étoit fondée, comme cela pouvoit être, sa vie se trouvoit grandement compromise par la découverte d'un secret qu'il lui importoit de tenir soigneusement caché, et duquel dépendoient non seulement sa vie, comme nous l'avons dit, mais, ce qui est plus encore, la perte de cette considération à laquelle il tenoit tant.

Dans un de ces moments où l'homme le plus à l'abri de certains préjugés, envie, du faîte de la fortune, le sort du pauvre dont le cœur est tran-

quille, lord Wenworth, revenant d'un voyage pour lequel il partit immédiatement après avoir appris sa disgrace, entra dans l'appartement de sa femme. Ses lèvres pâles et tremblantes articuloient difficilement, et toute sa figure, péniblement contractée, formoit un contraste singulier avec l'air calme de milady.

En le voyant entrer, soit que l'expression répandue sur toute sa personne l'eût frappée, ou que son retour eût été plus prompt qu'il ne l'avoit d'abord annoncé, elle fit un mouvement de surprise en allant au devant de lui. — J'ai fait mon voyage en moins de temps que je ne l'aurois cru, dit Wenworth; rien ne me retient plus à Londres; j'en pars demain: me suivez-vous, madame? — Milord (dit la douce femme, étonnée d'être consultée), ma destinée est

attachée à la vôtre ; je vous suivrai partout : mais milord, vous est-il arrivé quelque nouveau malheur ? — Rien, reprit-il promptement, rien. Le roi m'a laissé la liberté de me retirer dans mes terres, je veux en profiter et m'éloigner d'ici où tout me fait outrage. Dites donc adieu aux grandeurs (il soupira), et soyez prête demain. — Je les quitte sans regret, répondit milady : je n'ai jamais marché d'un pas bien affermi sur le sol de la cour, et j'aime tout ce qui me rapproche de la nature. — Sans doute, dit le lord avec aigreur, d'après la direction de vos idées, vous êtes charmée de ce qui m'arrive : née pour vivre obscurément dans quelque coin du globe, vous vous trouvez heureuse de remplir votre destinée. — Hélas ! milord, souvent l'infortune ne laisse pas de choix : j'avoue que si l'on eût

consulté le mien, les montagnes d'Ecosse qui m'ont vue naître, m'auroient aussi vue mourir. — Hé bien! madame, un de vos vœux sera accompli: c'est dans cette Ecosse, que vous regrettez tant, que j'ai résolu de fixer mon séjour. Votre imagination romanesque, retrouvant des souvenirs, pourra librement prendre son essor; vous exhalerez vos plaintes vaporeuses; songez toutefois à ne pas m'en rendre le témoin. — Milord, je ne me plaindrai de rien, pas même de votre cruauté. Tous mes vœux sont maintenant pour le bonheur de ma fille, et pour que vous soyez moins malheureux. — Damnation sur vous! reprit Wenworth furieux: qui vous dit que je suis malheureux, et surtout qui vous dit que je veux qu'on me plaigne?

Quoique habituée à ses brutales

apostrophes, lady Wenworth se mit à fondre en larmes, et sortit de l'appartement.

Pour expliquer l'humeur que le lord avoit mise dans la conversation qu'il venoit d'avoir avec sa femme, nous devons dire qu'il avoit le caractère si bizarrement tourné, que ce qui auroit fait la consolation d'un autre, étoit pour lui un sujet de l'irriter davantage.

Malheureux à l'extrême, par la perte de ses grandeurs, et humilié cependant qu'on pût croire qu'il attachât tant de prix à des choses qu'il ne possédoit plus, la douceur et la résignation de sa femme lui avoient semblé des signes de pitié : c'étoit un sentiment que le lord n'eût jamais voulu inspirer ; bien que personne n'en fût plus digne aux yeux des gens sensés, qui n'auroient vu dans ce

cœur que faux orgueil et véritable misère.

---

*Court récit de longues souffrances.*

MILADY Wenworth offroit, depuis dix-sept années, l'image de la vertu aux prises avec le malheur : son ame, en opposition parfaite avec celle de son mari, avoit appris à souffrir sans se plaindre : pieuse et soumise, si quelquefois un soupir sortoit de son cœur oppressé, elle l'offroit à Dieu, et lui demandoit pour sa fille le bonheur qu'elle n'avoit point eu pour elle-même.

A l'âge de dix-huit ans, miss Maria Sprice étoit fiancée à un jeune baronnet qui en étoit idolâtre : toutes les convenances se trouvoient réunies dans ce mariage. Maria aimoit son

amant comme s'il eût été seul dans la nature; et si un homme pouvoit justifier cet enthousiasme de l'amour, c'étoit le baronnet.

Les jeunes amants devoient être unis au retour du père de Maria, que des affaires avoient appelé à Londres. Le jour tant desiré arriva; tous les cœurs s'ouvrirent à la joie.

Un étranger de distinction accompagnoit M. Sprice : cet étranger étoit lord Wenworth, qui, ayant entendu vanter la beauté de Maria, et surtout ses richesses, chercha à captiver la confiance de M. Sprice pendant le séjour qu'il fit à Londres. Le vieillard se laissa éblouir par les titres fastueux de la maison de Wenworth : il oublia que sa fille étoit promise à un autre, prit des engagements nouveaux au mépris des premiers, et amenant avec lui son gendre futur, il le pré-

senta à sa fille comme l'homme auquel elle devoit appartenir.

Rien ne peut égaler le désespoir de la victime. Les cœurs de M. Sprice et de Wenworth devoient être pétris des plus dures substances, puisqu'ils ne furent pas émus. Maria se laissa conduire à l'autel, où elle jura d'être éternellement malheureuse. L'amant délaissé devint fou, et termina bientôt une triste carrière.

Peu de temps après son mariage, Wenworth repartit pour Londres. La beauté de sa femme la faisoit admirer de tous ceux qui la voyoient: ses yeux, quoique chargés d'ennuis, n'en avoient pas moins de charmes; mais indifférente sur les sentiments qu'elle faisoit naître, le cœur mort à tout amour, elle cherchoit le silence de la solitude, pour se livrer à d'éternels regrets.

Six mois après son départ de l'Ecosse, elle reçut la nouvelle de la mort de son père. Quoique sa cruauté eût produit de si funestes effets, les pleurs de sa fille coulèrent avec abondance : elle ne se ressouvint que de la tendresse qu'il lui avoit toujours témoignée jusqu'au moment qu'un démon jaloux le porta à détruire le bonheur de deux personnes. Rien, plus rien ne retenoit Maria à la vie. Les deux objets qu'elle avoit aimés n'étoient plus : elle restoit seule, isolée, dans un monde où personne ne sentoit ses douleurs ; l'imagination remplie de funestes images. Tantôt, dans son délire, elle se voyoit entourée de tous les prestiges de l'amour heureux : l'objet aimable de son premier, de son seul amour, se montroit à elle comme dans les temps de sa félicité ; et tantôt elle le voyoit dans

cette effroyable détresse, dernier période de la misère humaine : alors, tremblante, éperdue, elle couroit de même qu'une insensée, comme si, par l'agitation de son corps, elle eût pu échapper aux visions d'un esprit malade. A la suite de ces accès, un anéantissement total s'emparoit d'elle, et pour quelques instans du moins elle cessoit de souffrir.

La vie retirée qu'elle menoit alimentoit encore ses chagrins. Dans la retraite, les grandes passions fermentent ; rien n'y distrait une ame fortement émue : tout entière à de mortels souvenirs ou à d'ineffables joies, elle aime à se replier sur elle-même ; et s'identifiant avec le sentiment qui la domine, elle en multiplie les jouissances ou les douleurs. Celle de Maria ne pouvoit recevoir

de soulagement que du ciel. Le présent étoit sans consolations ; l'avenir sans espérances. O Seigneur ! s'écrioit-elle souvent, je suis une foible créature, et l'excès de mes maux surpasse mon courage; faites que je succombe, ou donnez-moi la force de les supporter!

La prière de l'affligée monta jusqu'au trône des miséricordes : de son désespoir même naquit une espèce de calme qui la rendit étrangère à tout. Ses yeux, si long-temps habitués aux larmes, n'en répandirent plus. Silencieuse, immobile, elle restoit des heures entières à la même place; et sans le mélancolique sourire qui quelquefois donnoit du mouvement à ses lèvres, on auroit pu croire qu'elle avoit pris congé de la vie. Ainsi ce cœur si tendre, pour avoir été trop violemment agité, perdit cette sensi-

bilité exquise, triste faculté qui ne sert souvent et presque toujours qu'à nous rendre malheureux. Cependant, après les crises de la douleur, lady Wenworth se soumit à son sort, offrant un grand exemple de la force des devoirs sur une ame vertueuse.

Ainsi se passa une année, sans autre événement que la grossesse de Maria. Wenworth étoit au comble de la joie par l'espérance d'avoir un héritier : ses richesses, l'éclat de son rang, lui faisoient vivement desirer un fils; et ses soins pour sa femme étoient en raison de ce qu'il en attendoit.

Quand le terme de la grossesse fut arrivé, et que lady Wenworth donna le jour à une fille, les imprécations du lord, en voyant son attente trompée, furent les bénédictions dont il accueillit la pauvre petite à son en-

trée dans ce monde. Sa mère en ce moment sentit rouvrir son cœur à une tendresse nouvelle : elle pressa la jeune créature sur son sein, et l'élevant vers le ciel, elle demanda à Dieu, quelles que fussent ses tribulations en ce monde, de lui conserver la vie pour la consacrer à son enfant. Autrefois, dans les angoisses d'un amour malheureux, elle lui avoit adressé des vœux contraires ; mais alors elle n'étoit pas mère.

Comme on le pense bien, la jeune Marguerite ne fut point habituée aux caresses paternelles. La mère et la fille devinrent pour Wenworth des êtres tout-à-fait indifférents. Etranger aux affections de la nature, il ne s'aperçut qu'il étoit père que pour accuser le sort qui, au lieu d'un fils, lui avoit donné une fille.

Les années succédèrent aux années.

Lady Wenworth abrégeoit la longueur de leur cours par les occupations que lui donnoit l'éducation de sa chère Marguerite : charmant assemblage des vertus modestes qui attachent, et des attraits qui séduisent ; belle en sa personne comme sa mère au château de d'Unnor ; comme elle douce et d'une volonté timide, et comme elle destinée à être malheureuse.

---

*Scène de voyage. Douloureux souvenir.*

Milord Wenworth avoit choisi le château de d'Unnor en Ecosse, pour aller y porter son mécontentement. Ce château étoit le même où sa femme avoit vécu jusqu'au moment de son mariage. Depuis qu'elle l'avoit quitté

pour suivre son mari à Londres, elle ne l'avoit point visité. Wenworth y avoit fait plusieurs voyages pour recueillir la succession de M. Sprice, et voir par lui-même si les personnes chargées de ses intérêts lui en rendoient un fidèle compte. Le château n'ayant pas été habité depuis si longtemps, étoit fort délabré, et dans un état peu digne de recevoir son orgueilleux propriétaire; mais fût-il tombé en ruines, comme la vieille église de la paroisse, que les habitants de d'Unnor l'avoient, mais en vain, supplié de faire réparer, lord Wenworth l'eût encore choisi, parcequ'il étoit plus éloigné que ses autres terres du théâtre où il n'avoit brillé que d'un éclat passager.

Le luxe qu'il avoit déployé à la cour ne devoit pas le suivre à la campagne: une réforme générale eut lieu. A Lon-

dres, sa vanité lui faisoit un besoin d'éclipser tous les autres, parceque ce faste étant remarqué, lui attiroit les respects de cette classe d'hommes qui se laissent éblouir par la puissance et les richesses; et comme cette classe est la plus nombreuse, Wenworth l'avoit préférée au petit nombre de ces gens fâcheux qui jugent l'homme d'après ses mérites.

Ces petites ruses d'amour-propre ne pouvoient avoir lieu que vis-à-vis des personnes dont la jalousie le flattoit, et qu'il cherchoit à humilier; mais elles n'étoient de nul effet pour quelques pauvres montagnards avec lesquels il alloit vivre, gens indignes de la moindre de ses attentions. En conséquence il congédia ses nombreux domestiques, et ne garda que les plus nécessaires, voulant économiser pendant tout le temps que dure-

roit sa défaveur (car il croyoit qu'elle auroit un terme, et que le roi, habitué à ses services, ne pourroit pas se passer de lui), pour venir ensuite étonner ses ennemis.

La santé de milady Wenworth, dont la consomption minoit la vie, avoit besoin des plus grands ménagements. Les premières journées de route se firent lentement, au grand déplaisir du lord, qu'une inquiétude extrême empêchoit de prendre le moindre repos. Seul dans sa voiture, il paroissoit livré à une humeur farouche; et les mots qu'il laissoit échapper étoient pour donner des ordres ou pour marquer de l'impatience.

A une petite distance de d'Unnor, une roue de sa voiture cassa : ne voulant point attendre qu'elle fût réparée, il monta dans la voiture où étoient sa femme et sa fille, et ce lé-

ger accident l'obligea à se rapprocher d'elles. Marguerite lui céda sa place, et se mit sur le devant : ses yeux, n'osant se fixer sur son père, erroient dans la campagne. Milady, plus souffrante que d'ordinaire, et péniblement affectée par une contrainte visible, paroissoit prête à défaillir ; et quand sa vue se porta sur les montagnes qui abritoient le château de d'Unnor, dont les hautes tours s'élevoient majestueusement dans les airs, comme pour dominer sur ces campagnes, ces lieux de triste mémoire produisirent un tel effet sur elle, qu'elle s'évanouit tout-à-fait.

Quel fut alors le sentiment qui vint émouvoir le cœur du lord ? Etoit-ce un remords d'avoir brisé les saints nœuds qui unissoient Maria à son amant, et causé la mort de l'un et le désespoir de l'autre ? Non. L'homme

de bien peut seul éprouver des remords, et ce n'étoit pas le cas de Wenworth, qui toute sa vie avoit sacrifié le bonheur des autres pour satisfaire ses passions. D'ailleurs, quand il avoit sous les yeux les vastes possessions dont son mariage l'avoit rendu le maître, sa cupidité étoit trop satisfaite, pour qu'il lui vînt un regret de les avoir acquises. Quelle pensée l'avoit donc forcé à attacher pour la première fois un regard attendri sur sa femme et sur sa fille, objets presque étrangers pour lui? Lui-même n'eût pu en rendre compte: on peut seulement présumer que c'étoit un de ces éclairs de sensibilité qui pénètrent quelquefois dans les cœurs les plus durs, et qui avoit surpris le lord, quand sa fille épouvantée lui dit, d'une touchante voix, de l'aider à soutenir sa mère. Le bras de Wen-

worth, par un mouvement brusque, glissa alors sur les épaules de sa femme, et la soulevant un peu, il soutint de son autre main la main de sa fille, qui tenoit un flacon de sels.

Milady rouvrit les yeux : étonnée et confuse, elle pencha sa figure décolorée sur les joues de Marguerite, qui, tenant toujours la main de son père, la joignit à celle de milady, et les portant toutes deux à sa bouche, osa les presser de ses lèvres pures. Mais craignant aussitôt d'avoir montré trop de liberté vis-à-vis de son père, ses yeux se levèrent sur lui, et, humides de larmes, sembloient intercéder. Malheureusement la voiture, en s'arrêtant à la grille du château, mit fin à cette scène de sentiment : peut-être si elle se fût prolongée, milord Wenworth eût-il éprouvé

que les grandeurs vaines qu'il regrettoit ne valoient pas les jouissances qu'il eût pu goûter dans sa famille.

Le concierge du château vint humblement recevoir ses maîtres : le peu de temps qu'on lui avoit donné pour tout arranger fut l'excuse dont il se servit auprès de milord. En tout autre moment, il est présumable qu'elle lui eût été inutile ; mais alors le lord, assez bien disposé, parut s'en contenter, et se fit montrer tous les appartements, pour choisir les plus habitables. Milady, trop fatiguée, resta dans le salon d'en-bas.

Quelle différence dans ces lieux jadis si beaux ! Quel délabrement dans cette maison où régnoit autrefois tant d'ordre ! Les meubles, rongés de vers, disputoient de misère avec les lambeaux de tapisserie : les lambris tombés, par l'effet de l'humidité,

avec des pans entiers des murailles dont ils avoient fait l'ornement, attestoient l'empire du temps, et le peu de soin qu'on avoit porté à les conserver. Plus loin, dans les jardins, les ronces, les plantes parasites avoient pris la place des arbres rares et des belles fleurs. La destruction planoit sur ces lieux, autrefois le séjour du bonheur.

En les parcourant d'un triste regard, les yeux de milady s'arrêtèrent sur une glace; et, pour la première fois, elle versa une larme en voyant qu'elle étoit devenue aussi méconnoissable qu'eux.

Wenworth, déguisant sous un air d'indifférence le déplaisir qu'il éprouvoit, dit «qu'il feroit venir des ouvriers d'Edimbourg, qui mettroient le château dans un état plus convenable»; et, s'adressant à Marguerite,

il ajouta, « qu'en s'occupant de musique et de lecture, elle pourroit ne pas s'y ennuyer. » — Oh, milord ! si vous daigniez donner à votre fille quelque marque de tendresse, il ne seroit point pour elle d'ennuyeux séjour : partout elle pourroit être heureuse.

Ces derniers mots expirèrent dans la bouche de Marguerite, étonnée d'en avoir osé dire autant. Mais quand son père, s'approchant d'elle, la baisa sur le front, son cœur reconnoissant d'une faveur si rare, fut rempli de la plus douce joie qu'elle eût éprouvée de sa vie. Sa mère, extrêmement fatiguée, se retira de bonne heure dans son appartement ; et Marguerite, profitant de la bienveillance de son père, lui tint compagnie à souper.

Quand lady Wenworth fut seule dans sa chambre, elle consulta moins

sa foiblesse que l'empressement de revoir des objets qui lui étoient si familiers autrefois. C'étoient les mêmes : le lit, les fauteuils, tout étoit à la même place ; son luth pendoit encore à la muraille, comme dans les jours d'alégresse : mais un silence de mort avoit succédé aux vibrations amoureuses. Un portrait de son père étoit accroché en face du lit : les traits en étoient altérés par l'humidité, cependant reconnoissables. — Mon père ! ô mon père ! je vous ai toujours chéri, et je bénis votre mémoire, dit mélancoliquement milady.

Plus loin étoit un portrait de femme : une guirlande de roses ornoit ses beaux cheveux ; le sourire de l'amour étoit sur ses lèvres, le bonheur des anges dans ses yeux : elle avoit toutes les graces du jeune âge ; et le peintre prenant plaisir à ce bel ou-

vrage, avoit heureusement employé toutes les perfections du talent à rendre les perfections de la nature. Le temps sembloit avoir respecté ce tableau.

Quand milady se trouva devant lui, elle fut forcée de chercher un appui : son corps éprouva un tremblement universel. Tous les souvenirs de sa jeunesse s'offrirent à sa mémoire dans cet instant ; elle joignit les mains avec force, et, dans une inexprimable angoisse, elle s'écria : « O Alfred ! Alfred ! ombre de mon Alfred ! vois les tourments de mon cœur malheureux.... C'est ici, dans ce lieu même, que je te jurai d'être fidèle.... Dis-moi si je t'ai trompé ! dis-moi si ma vie n'a pas réuni plus de souffrances que ta mort prématurée !... Tu brisas ta chaîne, jeune infortuné ! je traîne encore péniblement la mienne.....

C'est ici..... à cette place, que ta main traça des traits qui te furent trop chers..... Hélas ! maintenant pourrois-tu les reconnoître ! Défigurés comme ils le sont, ils t'attesteroient mes tourments et mes regrets.... Plus de fleurs !.... plus de roses !.... les épines seules ont resté, et ont déchiré mon triste cœur. J'aurois cru qu'il n'avoit plus de feux, que mes yeux n'avoient plus de larmes; mais aux vifs souvenirs qui me viennent de toi, je retrouve des feux dans mon cœur et des larmes dans mes yeux..... Pourquoi le cruel ennemi de mon repos m'a-t-il conduite ici, où tout prend le langage de la douleur pour me parler de toi, ô mon Alfred! mon cher Alfred! »

Ainsi lady Wenworth exprima sa peine. La vue de son portrait, peint par son amant même, venoit de ren-

dre inutiles les longs et pénibles efforts qu'elle avoit faits pour l'effacer de sa mémoire. Dans ce moment sa vie ne lui parut plus qu'un fardeau trop lourd à supporter. Le découragement s'empara d'elle ; tous ses desirs se concentrant en un seul, il ne lui resta plus que l'envie de mourir. Peu à peu son émotion se calma ; et reprenant assez de force sur son esprit, elle parut tranquille, lorsque sa fille vint dans sa chambre pour rester auprès d'elle. — Va te reposer, mon aimable fille, dit lady Wenworth : puisse ton sommeil ne t'offrir que d'heureux songes ! demain, ma chère enfant, si ma santé me le permet, je te montrerai les lieux où ta mère commença à vivre ; « et, pensa-t-elle, où elle vient mourir. »

## *Opposition d'un pauvre curé de village et d'un grand seigneur.*

Le lendemain, les habitants de d'Unnor, parés de leurs habits de fête, vinrent payer le droit de vasselage à leur seigneur. Beaucoup d'entre eux avoient connu lady Wenworth lorsqu'elle étoit miss Sprice ; le souvenir de sa bonté ne s'étoit point effacé de leur mémoire. Ils venoient, dans leur rustique franchise, lui témoigner le plaisir qu'ils avoient de revoir leur ancienne maîtresse ; mais en un instant toute expression de joie disparut de leur figure, ils ne purent dissimuler leur surprise du ravage que les chagrins avoient produit sur sa personne, ni leur naïve admiration pour les charmes de Mar-

guerite. Un vénérable pasteur avoit tardé à s'avancer ; le dernier de tous, il observoit en silence ; la compassion étoit dans ses regards. Quand lady Wenworth demanda des nouvelles de M. Lowelin , il fendit la foule et s'approcha. Milady reconnut l'ami de sa jeunesse. Ni l'un ni l'autre ne firent entendre une parole , et chacun d'eux étoit instruit de la pensée de l'autre. L'altération des traits de milady montroit que bientôt elle descendroit dans cette dernière demeure , où le malheur ne pourroit plus l'atteindre ; tandis que le pasteur, par une émotion visible , décelait sa profonde pitié.

Wenworth , à qui tout portoit ombrage , adressa au pasteur quelques mots vagues. Sa femme , retrouvant la voix , le lui présenta comme une ancienne connoissance , et le meil-

leur ami de son père. Le froid accueil que le lord lui fit, montra à lady Wenworth qu'il étoit temps de terminer une visite qui paroissoit déplaire. Tout le monde fut congédié; et les paysans dont la démarche étoit la moins alerte, purent entendre les reproches que le lord faisoit à ces deux dames pour le trop de familiarité qu'elles avoient mis dans leur accueil.

La cure d'Unnor ne rapportoit qu'un revenu modique; M. Lowelin l'accepta dans le temps de M. Sprice, parcequ'il étoit son ami, et qu'il aimoit à vivre auprès de lui. A la mort de M. Sprice il desira la conserver pour ne pas quitter ses paroissiens, dont il étoit le père. Ces bonnes gens le récompensoient des sacrifices qu'il leur avoit faits, par un attachement et un respect sans bornes.

A la suite du digne pasteur marchoient, comme de tendres sœurs, la douce consolation et la bienfaisance; cette bienfaisance active, soutenue, qui lui faisoit imaginer sans cesse les moyens de soulager l'être souffrant; et, craignant de faire rougir la timide indigence, il se cachoit dans l'ombre pour faire le bien, comme le malfaiteur se cache pour accomplir le mal. « Ce n'est point assez de donner, il faut savoir donner. » C'étoit une maxime qu'avoit toujours pratiquée M. Lowelin; et si les bénédictions du pauvre attiroient les bénédictions du Ciel, nul n'auroit dû être plus heureux que le pasteur de d'Unnor. Sa sœur, vieille fille, vivoit avec lui, et partageoit les nobles fonctions de soulager les malheureux. Dans sa jeunesse, miss Betty Lowelin avoit fait le vœu de

ne jamais se marier ; jamais depuis elle ne fut tentée de l'enfreindre. Son cœur, exalté par la lecture des romans, avoit éprouvé une passion violente. Elle en perdit l'objet d'une manière si cruelle, qu'elle jura de fuir un sexe qui se faisoit un jeu de tromper l'autre. Jugeant tous les hommes d'après son perfide, elle refusa les partis qui lui furent offerts, et consacra sa vie à son vieux père, seul et infirme. Quand la mort le lui eut enlevé, miss Betty, dont le cœur avoit besoin d'une occupation qui l'intéressât, porta toutes ses affections sur le jeune Edwin, seul fils de son frère, et dont la naissance avoit causé la mort de madame Lowelin.

Miss Betty, qui n'éprouvoit rien foiblement, ressentit pour son neveu une tendresse aussi exclusive que l'a-

mour qu'elle avoit jadis porté à son amant.

Sans cesse auprès de cet enfant, elle épioit ses mouvements et prévenoit ses moindres desirs, ne voulant confier à personne des soins qu'elle trouvoit si doux, comme si elle eût été jalouse du sourire dont Edwin les auroit payés. Souvent le regardant avec orgueil, elle disoit à son frère : « Voyez comme notre Edwin grandit et se développe.... Si je n'avois éloigné de lui jusqu'aux plus légères peines, auroit-il cet air ouvert que donne le bonheur ? Admirez, mon frère, comme son regard est doux ! comme ses traits sont aimables ; on voit bien qu'ils n'ont jamais été contractés par le chagrin. Viens, viens près de moi, mon cher Edwin.... » Et elle le pressoit dans ses bras et l'accabloit de caresses.

Son père, plus retenu dans ses tendresses, lui enseignoit de sages leçons. Instituteur éclairé, il laissoit le caractère de son fils se développer sans contrainte; seulement, quand ses pensées, prenant un libre essor, alloient dans les nuages, il les réprimoit sagement, lui montrant les dangers de l'exaltation, qui ne laisse voir les objets que sous un faux jour. Si Edwin avoit commis une faute, il en faisoit franchement l'aveu. On lui avoit appris que le mensonge souille la bouche de l'honnête homme, et que les méchants s'en servent pour faire le mal. Ainsi habitué à ne recevoir que de bons exemples, à l'âge où beaucoup d'autres ne sont que des enfants, Edwin étoit un homme.

Son père l'élevoit pour lui faire prendre les ordres. Sa tante desiroit qu'il embrassât l'état ecclésiastique,

parcequ'il le mettroit à l'abri des dangers de la guerre ; mais un oncle d'Edwin, du côté de sa mère, changea toutes ces dispositions en venant à d'Unnor visiter M. Lowelin.

Cet oncle, ancien militaire, portant jusqu'à l'extrême l'amour de son métier, venoit de perdre son fils unique, tué sur le champ de bataille au moment où il venoit de fixer la victoire. En recevant cette nouvelle, qu'accompagnoient les plus grands éloges sur la valeur de son fils, l'ame du capitaine fut doublement agitée, par la douleur d'un bon père et le noble orgueil d'un vieux guerrier ; pour se raffermir contre la première il appeloit le second à son aide, et il se disoit à lui-même : « Il est mort en héros.... digne de lui.... de moi.... son nom est écrit par la gloire à côté des noms dont se vante notre pa-

trie..... il vivra autant qu'elle.....
Quand ses compagnons l'admirent ou l'envient, seul, dois-je le pleurer?.... Non, mon fils, ce sont de plus nobles regrets que demande ta cendre.» Et le vieux marin, se parant d'une vertu stoïque, vouloit, mais en vain, arrêter les pleurs qui couloient sur ses joues. Ce fut à la suite de ce chagrin, que cherchant à se distraire, il vint à d'Unnor, et demanda Edwin au pasteur pour en faire un militaire. A ces conditions il promit de le nommer son héritier. Le vaisseau qu'il commandoit alloit bientôt partir pour les Indes, où la guerre venoit de se rallumer; c'étoit un beau but pour le premier voyage d'Edwin. Le cœur du jeune homme se gonfla de joie à l'idée de visiter ces contrées conquises par la valeur britannique, et par l'espoir d'égaler un jour ces bra-

ves, dont il entendoit faire l'éloge à son oncle. Le capitaine s'aperçut de l'enthousiasme d'Edwin, et l'embrassant aussitôt avec effusion. — Puisque tu as du cœur, mon enfant, je t'adopte ; puissé-je retrouver en toi mon brave Max, dont je ne cesserois de déplorer la perte, s'il ne laissoit un souvenir environné de gloire. — N'a-t-il donc plus de père? dit la tante en larmes ; ne lui resté-je pas, moi? Si vous voulez lui faire du bien, faut-il qu'il l'achète en quittant un état tranquille pour courir les hasards et briser nos cœurs? — Allons, allons, sœur Betty, dit le marin ; vous autres femmes vous êtes toujours en opposition avec le bon sens. Voulez-vous faire un poltron de mon neveu? Il y a quarante ans que je les cours ces hasards que vous craignez tant : hé bien, me voilà pourtant : que m'en

est il arrivé? si ce n'est quelques balafres, parure du brave, comme les affiquets sont la parure des femmes. La mort est partout, sœur Betty; et mon neveu la trouveroit tout aussi bien en disant la messe qu'au milieu d'un siége. » Enfin, M. Lowelin sacrifiant ses projets à l'intérêt d'Edwin, décida qu'il partiroit pour les Indes. Il y resta trois ans, qui auroient dû être rayés de la vie de miss Betty. Quand elle le revit, rien ne peut se comparer à sa joie que le chagrin que lui avoit causé son absence.

Depuis quelques mois seulement Edwin étoit revenu à d'Unnor, quand lord Wenworth y arriva. Il devoit n'y rester que jusqu'à ce que son oncle reçût de nouveaux ordres pour un autre voyage, perspective redoutable pour la tante. Elle étoit seule quand M. de Lowelin revint de sa visite au

château. — Bon dieu ! dit miss Betty en le voyant, que vous est-il arrivé? Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles? Notre Edwin doit-il sitôt partir? — Non, dit le ministre; je ne sais rien que vous ne sachiez déjà sur cet objet : peut-être ne serois-je pas plus affligé en disant adieu à mon cher fils. — C'est donc un grand malheur, répéta-t-elle, rassurée sur sur celui qu'elle craignoit le plus. Oh bien, mon frère ! parlez; maintenant je peux écouter. — Vous vous seriez montrée sensible comme moi, Betty, si vous aviez vu la vertu malheureuse succombant sous le poids des afflictions.... Je l'ai vue si belle.... si admirée.... Elle étoit l'orgueil et la joie de ces campagnes.... Quelles calamités a éprouvées cette noble femme ! — Le cœur de son mari doit être plus ténébreux que la demeure

de Satan (dit miss Betty, qui comprit aux phrases coupées de son frère qu'il parloit de lady Wenworth) pour tourmenter ainsi une bonne dame. Tenez, mon frère, je crois que le retour de ce lord parmi nous est une punition de Dieu. — Gardez-vous de parler ainsi, ma sœur. — Et pourquoi se gêner pour dire son opinion sur les méchants? Elle est donc bien malade, cette pauvre lady? — Elle m'a paru mourante; mais, croyez-moi, ma sœur, elle est à présent moins à plaindre que celui qui l'a mise en cet état. »

Miss Betty, en écoutant son frère, lui montroit par ses pleurs qu'elle pouvoit trouver de la sensibilité pour des malheurs étrangers à son neveu.

Le pasteur retourna plusieurs jours de suite au château, sans jamais être introduit. On lui disoit simplement

que milady étoit souffrante, et que milord, occupé avec les ouvriers, ne pouvoit recevoir de visites.

Il ne me reste plus qu'à prier pour elle, disoit M. Lowelin; et j'espère que le Ciel m'entendra.

---

*L'amour se joue de la prudence.*

Un matin un équipage s'arrêta devant la porte du presbytère : une jeune personne en descendit d'abord, ensuite une dame, dont le corps débile avoit peine à se soutenir. Miss Lowelin accourut au bruit du carosse, et reconnut les armes de Wenworth. Les mouvements que se donnoit la bonne fille, les compliments commencés et jamais finis, prouvèrent à ces dames combien elle

se trouvoit flattée, honorée, de cette visite. Lady Wenworth la mit bientôt à son aise, par son ton de bienveillance et la manière affectueuse dont elle s'informa de M. Lowelin, qu'elle regardoit comme son plus cher ami.

Le pasteur étoit en ce moment à la promenade. En l'attendant, ces dames demandèrent à voir le presbytère.

Dans le salon une harpe fixa particulièrement l'attention de Marguerite. Elle demanda à miss Betty si c'étoit M. Lowelin ou elle qui jouoit de cet instrument. — Non, miss; ce n'est ni mon frère ni moi, mais bien mon neveu. Je peux assurer à votre grace que nous sommes ravis lorsqu'il en accompagne sa voix. — Je savois bien que M. Lowelin avoit un fils, dit milady; mais j'ignorois qu'il fût avec lui. — Depuis peu de temps

seulement il est revenu d'un grand voyage qui a duré trois ans. Et véritablement, milady, nous n'avons pas vécu pendant ce temps-là. — Votre neveu est-il militaire, miss Betty ? — « Ici la tante soupira, et raconta toute l'histoire à milady.

— C'est un grand chagrin que j'éprouve, ajouta-t-elle, quand je pense qu'il va encore être exposé aux dangers de la guerre. Je souffre tous les maux que je prévois pour lui. Ah, s'il avoit voulu faire paisiblement son salut dans ce monde !... » Les larmes l'empêchèrent de continuer. — On peut le faire dans tous les états, bonne miss, dit milady; et si celui que votre neveu a embrassé a des inconvénients, il offre aussi beaucoup d'avantages, surtout de la manière dont il y est protégé. Il me semble que vous devriez être satis-

faite de lui voir pour appui et pour guide un honnête parent, qui l'aime, et veut d'ailleurs lui laisser tout son bien.

Lady Wenworth ajouta beaucoup d'autres paroles; mais quoique très sensées, elles ne produisirent nul effet sur miss Betty, qui envisageoit la guerre comme un fléau destructeur, et la gloire comme une vaine fumée. Elle avoit peine à calmer son cœur, quand elle entendit ouvrir la porte du presbytère : elle porta avec promptitude son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes.

Le ministre entra avec un jeune homme, qu'il présenta à lady Wenworth comme son fils. La surprise et la joie que cette visite causoit à M. Lowelin, l'empêchèrent de s'apercevoir que sa sœur avoit pleuré.

Si Edwin se fût trouvé dans le

cercle le plus brillant de Londres, parmi les élégants du siècle, nul doute qu'il n'eût eu la plus grande part des œillades que les femmes du bon ton distribuent à ces favoris de l'amour; nul doute aussi que les beaux yeux noirs du jeune homme, ayant acquis l'assurance que donne la certitude de plaire, se seroient fixés sur ces aimables objets, pour leur dire dans un muet et éloquent langage : « *Je vous remercie; vous vous venez de m'apprendre que je peux vous aimer.* »

Un auteur français dit : « L'amour naît brusquement, sans autre réflexion. » Si je voulois reconnoître la vérité de son témoignage, j'avouerois que la confusion subite qui se fit dans les idées de miss Wenworth à l'aspect d'Edwin prouve son assertion; et, comme historien fidèle, je

dois ajouter, que le visage de la jeune miss, où siégeoit d'ordinaire un calme si doux, se colora de la plus vive teinte. Pour rien au monde elle n'eût pu adresser un mot de consolation à miss Betty sur la perte d'un tel neveu.

Ce qu'Edwin éprouva peut être attribué à cette visite inattendue et à cette admiration occasionnée par la vue d'un objet qui nous charme; sentiment d'autant plus vif chez le fils du pasteur, qu'il avoit vingt ans, et qu'il éprouvoit impérieusement le doux besoin de consacrer sa vie à une chère idole.

La conversation devint générale. Milady adressa plusieurs questions à Edwin : il y répondit de manière à rendre les yeux de sa tante plus brillants que de coutume. Ils sembloient dire : « N'ai-je pas raison d'en

être fière ? » Milady lui témoigna le desir de l'entendre jouer de la harpe. Edwin s'empressa de la satisfaire : ses doigts tremblants rendoient fort mal la justesse des notes, et fort bien l'agitation de son cœur.

Souvent, dans la saison des tempêtes, les vagues couvroient le vaisseau de son oncle, Edwin, calme au milieu des orages, sourioit à la mer en courroux; maintenant il est craintif devant une jeune fille plus douce qu'une colombe, et qui n'a pour imposer qu'une timide pudeur.

Milady, dont les moments étoient précieux, prit le bras du pasteur et alla avec lui dans le jardin. — Oh, quel dommage que milady ne puisse pas t'entendre ! dit miss Betty à son neveu, qui ayant enfin retrouvé son talent, chantoit la tendre romance d'Amélia. Quand il eut fini, les jus-

tes éloges que miss Wenworth lui adressa nécessitèrent un échange de paroles ; la confiance s'établit par l'entremise de la tante.

Miss Betty parloit avec tant d'abandon, ce qu'elle disoit expliquoit si bien la bonté de son caractère, qu'il eût été impossible à une personne capable de l'apprécier, de ne pas lui témoigner l'amitié qu'elle faisoit naître. Aussi Marguerite, perdant un peu de sa timidité habituelle, céda aux prières de miss Betty, et chanta en duo le morceau qu'un instant avant Edwin avoit chanté seul.

« Mon Dieu, qu'ils sont beaux ! » disoit tout bas la tante ; et dans le moment, comme par une inspiration qu'elle crut lui venir du Ciel même, elle se fixa sur une pensée que nous développerons plus bas.

## *Sollicitudes maternelles.*

« Je viens, mon digne ami, dit milady Wenworth à M. Lowelin, vous entretenir sur un sujet qui vous attristera ; mais, pensez que j'ai besoin de votre courage. Hélas ! si je n'étois point mère, ce moment que j'envisage me sembleroit le réveil d'un songe bien pénible. »

A ce préambule, M. Lowelin fixa les yeux sur milady, les leva au ciel ; et, comme s'il eût compris ce qu'elle alloit dire, il s'écria : J'espère, ma chère lady, que la bonté du Tout-Puissant prendra soin de vos jours. — Je ne puis me le dissuader, reprit milady, mon terme approche ; et n'ai-je pas mille graces à rendre à

Dieu de m'avoir accordé assez de temps pour voir ma chère Marguerite en âge de profiter des leçons que je lui ai données. J'ai formé son cœur à la vertu, à la soumission ; puisse-t-elle n'en faire usage que pour son bonheur. Je veux maintenant disposer du peu de jours qui me restent, pour la préparer à ma perte : sa jeune ame seroit trop accablée par ce coup inattendu. Mais je crains d'être sans courage pour affliger ma douce Marguerite. Quand je ne serai plus, c'est vous que je charge de la consoler : racontez-lui ma déplorable histoire ; parlez-lui de moi, si elle est heureuse, pour qu'elle ne se laisse pas enivrer par la prospérité ; et, si elle étoit dans l'infortune, pour qu'elle apprenne à la supporter. — Ah, milady ! comment pourrai-je donner des consolations aux autres, quand moi-

même j'en aurai tant besoin. Chassez ces pensées ; vos jours peuvent se prolonger, si votre ame reprend des forces. — Non, M. Lowelin, ma destinée est accomplie. Mon ame s'élève vers Dieu ; c'est en lui que j'ai mis mes espérances pour le bonheur de ma fille ; les miennes sont finies ici bas : dix-huit années de souffrances n'ont point assez tué mon cœur ; l'air de d'Unnor a rouvert ses anciennes blessures, et leur a rendu toute la douleur du moment. »

Lady Wenworth s'arrêta. Après un long silence, elle reprit : « L'idée que Marguerite restera seule au monde empoisonne le peu de moments que j'ai à y passer. Milord Wenworth pourra l'opprimer sans qu'elle se plaigne : elle le craint, et n'ose l'aimer... — Parlez, milady, parlez ; que puis-je pour vous ? Je fais le serment

de vous obéir. — Je serai rassurée, reprit milady, si vous me promettez de voir le lord Wenworth, de chercher à captiver sa confiance. Je n'ignore point à combien d'épreuves et de dégoûts vous serez exposé; mais si une fois vous y êtes parvenu, peut-être que le lord, touché de votre sainte morale, adouciroit son caractère, et seroit plus humain pour sa fille qu'il ne l'a été pour moi. Si les humiliations et les outrages ne rebutent pas le ministre d'un Dieu qui s'est tant humilié, j'espère que l'ouvrage que vous entreprendrez parviendra à une heureuse fin. — Je ferai tout, milady. Eh! n'est-il pas de mon devoir d'employer tous mes moyens pour ramener la brebis égarée? »

Après que M. Lowelin lui eut donné toutes les assurances qu'il crut pouvoir la tranquilliser, milady le quitta,

et le pasteur étendit ses réflexions sur la destinée de certains êtres, qui ne viennent dans ce monde que pour en souffrir tous les revers.

---

## *Logique d'une vieille fille.*

Lorsque lady Wenworth fut partie, la tante rentra dans le parloir. Son cerveau venoit d'enfanter un projet dont la réussite lui paroissoit possible, et préviendroit le plus grand malheur pour elle, le départ de son neveu. Le bonheur d'Edwin étoit l'objet de tous ses souhaits : elle venoit d'y associer Marguerite, parce-qu'elle lui avoit paru digne d'être aimée d'Edwin. La comparaison qu'elle avoit faite de l'un à l'autre lui avoit démontré d'une manière beaucoup plus philosophique qu'on n'auroit dû

l'attendre d'une simple habitante des montagnes, que, séparer ce qui se trouvoit si bien assorti, étoit contrarier les vues de la nature, dont les œuvres tendent à la perfection. Rapprocher ces deux jeunes gens, étoit donc une espèce de devoir qu'elle se proposoit bien de suivre, quels qu'en fussent les risques. « Risques, obstacles, dangers, périls, devoient être surmontés par des amants bien épris.» Oh, si elle n'eût pas été abandonnée, la courageuse Betty n'auroit jamais connu la signification de ces mots-là.

Cette bonne créature raisonnoit bien follement, selon les idées reçues dans le monde. Si elle avoit pu se pénétrer de l'importance de certaines classes de la société, elle auroit su que l'orgueil pose souvent une barrière insurmontable entre les plus chères affections.

Après avoir, en moins de temps que je n'en ai mis à le dire, calculé les chances et combiné la manière dont elle s'y prendroit, elle s'approcha d'Edwin. Assis sur la même chaise qu'avoit occupée miss Wenworth, il cherchoit à se rappeler les moindres mouvements de cette image fugitive; et se perdant dans cette contemplation intérieure, il n'apercevoit pas sa tante, qui l'examinoit avec autant d'attention que si elle eût voulu deviner ce qui se passoit dans son cœur.

Ne sachant comment s'y prendre pour commencer la conversation, elle toussa. Edwin leva la tête, surpris ne pas être seul. Alors la tante dit à demi-voix : « Miss Wenworth est charmante.... » — Charmante ! répéta Edwin sur le même ton. — Son mari sera bien heureux, car je la crois

aussi bonne que sa mère. — Celui qui fera tressaillir d'amour cette aimable fille, doit être envié des anges mêmes, dit Edwin avec exaltation. Mais, ma tante, pourquoi parler de cela ; que nous importe à nous.....? « — Qui sait, dit miss Betty d'un air rêveur. » Edwin fit un éclat de rire. — Je t'assure, Edwin, qu'on a vu des choses plus extraordinaires. Je n'y trouve qu'un seul obstacle ; et j'espère trop dans la justice de Dieu, pour croire qu'il existe long-temps. — Pourquoi la pensée de l'homme, dépassant les limites du bon sens, va-t-elle toujours dans l'impossible, dit Edwin presque fâché. — C'est bien dans la raison que je puise ce que je dis, ajouta la tante ; mon expérience ne me trompe point, quand je te dis qu'il dépend de toi de te faire aimer d'elle. — Est-ce que vous voulez me

faire devenir fou ? répondit le jeune homme d'un ton véhément. Et l'instant d'après, d'un air attendri : « A la vérité, ma chère tante, il me semble que jusqu'à ce jour j'ai vécu dans les ténèbres.... » Miss Betty, encouragée par cette confidence, poussa sa chaise contre celle d'Edwin ; et pour s'attirer sa confiance, elle le flattoit doucement de la main, et relevoit ses bruns cheveux tombant en ondes soyeuses. Elle continua ainsi : « Comme je te le disois, les remarques que j'ai faites sont basées sur ma propre expérience ; l'intelligence d'une femme se trompe rarement en matière d'amour. Toutes les autres passions peuvent se déguiser et varier dans leurs effets, selon le caractère des personnes : celle de l'amour seule, égale chez tous, se montre à découvert, se trahit, si on veut la cacher, et s'irrite

par la contrainte.... — Vous m'avez dit souvent, ma chère tante, que le véritable amour brûle jusqu'à la moelle des os, interrompit Edwin avec un sourire. — C'est vrai, mon ami; mais écoute : le premier indice que j'ai saisi en miss Wenworth, c'est sa rougeur et son étonnement en voyant en toi le fils du curé de d'Unnor, qu'elle croyoit sans doute un bourgeois de village. L'émotion que lui a causée ta romance ne m'a pas non plus échappé ; toute son ame étoit dans le regard timide qu'elle portoit obliquement sur toi. — J'ai vu plus de charmes dans son regard que n'en peuvent réunir mille femmes ensemble, dit Edwin transporté. Mais, ma tante, ma chère tante, pourquoi me bercez-vous d'une flatteuse chimère? La vérité qui la détruiroit pourroit me devenir funeste.

— Sa mère n'étoit point d'une condition supérieure à la tienne, reprit miss Betty : elle étoit riche, très riche ; voilà tout l'avantage qu'elle avoit sur toi. La malheureuse dame a trop su par elle-même que les richesses ne font pas le bonheur. Si sa fille t'aimoit, j'oserois assurer la possibilité de ton mariage avec elle. A la vérité, lord Wenworth est orgueilleux comme Lucifer.... ; mais on ne sait pas ce qui peut arriver.... il est disgracié.... c'est peut-être le commencement de la punition que Dieu réserve à sa méchanceté. Si tu ne partois plus, mon cher Edwin, nous serions tous heureux. » Le jeune homme baisa la main de sa tante. Ses yeux étoient brillants comme dans la fièvre, et ses joues vivement colorées. L'ardente imagination de ce jeune homme n'étoit que trop portée à

s'exalter ; l'imprudente tendresse de sa tante, et toutes les rêveries romanesques qu'elle lui suggéra, contribuèrent à allumer dans son cœur le feu qui bientôt devoit le consumer, et dont les conseils de la raison auroient pu empêcher les progrès.

Edwin, extrêmement ému, se promenoit dans la salle. La tante, enchantée de voir commencer un roman, répétoit encore : « Dieu veuille que tu ne partes pas !.... — Dieu veuille, ajouta M. Lowelin, qui dans ce moment rentroit, que, dans quelque endroit de la terre qu'il porte ses pas, il n'oublie jamais que le bonheur d'un honnête homme est indépendant des autres hommes. Avec un cœur pur, on peut lever la tête vers le ciel, et braver l'adversité. »

*Plus long que tous les autres, mais nécessaire.*

Le ministre ne voulant mettre aucun retard à tenir la promesse qu'il avoit faite à lady Wenwort, se disposa le soir même à aller au château, pour essayer de voir le lord. La distance étoit courte, le chemin, quoique montueux, très beau, la soirée superbe; et le beau clair de lune qu'il faisoit ne laissoit pas regretter le jour. Une teinte douce et mélancolique sembloit répandue sur toute la nature. Le philosophe se sentoit porté à la méditation des grandes choses; ceux dont le cœur est ouvert aux impressions amoureuses, rêvaient avec un abandon plus voluptueux à ces

riens pleins de charmes pour leur ame passionnée, et qui ne sont que mi-sère aux yeux de celui que la sagesse a mûri. Illusions, prestiges mensongers, cortége brillant de la jeunesse, celui-là qui pose son bonheur sur vos bases fragiles reste dans les ténèbres lorsqu'il vous a perdus. Le digne pasteur marchoit dégagé de vos frivolités, et son esprit n'étoit occupé que de ce qu'il pourroit dire à lord Wenworth.

Depuis assez long-temps, sans s'en apercevoir, il prenoit un sentier opposé au chemin qu'il devoit suivre: peut-être n'auroit-il reconnu son erreur qu'après qu'il eût été trop tard pour se rendre au château, si un homme à cheval qui venoit devant lui ne lui avoit barré le passage. — « Est-ce vous, M. Lowelin? dit le paysan; saviez-vous que j'allois vous

chercher ? vous auroit-on envoyé un autre message ? — Je ne sais rien, mon ami. Que se passe-t-il, et que me voulez-vous ? » Après s'être beaucoup récrié sur la singularité du hasard, le messager, qui étoit un garçon apothicaire du village, raconta « qu'il venoit de la ferme de la vieille Sarah le prier de s'y rendre en toute hâte, pour assister un homme dont la chaise de poste avoit versé, et qui s'étoit dangereusement blessé. » Il ajouta : « Mon maître lui a déjà administré les secours de notre art ; il n'attend plus que les vôtres pour sortir de ce monde. » — En ce cas, mon ami, ce seroit lui rendre service de ralentir mes pas, dit M. Lowelin en riant.

Empressé de se rendre où la charité l'appeloit, le pasteur remit au lendemain sa visite au château. Il pria Tom de descendre de son cheval, et

de le lui prêter pour arriver plus vîte. Tom le lui donna, en lui recommandant de ménager Fringant, qui avoit à faire une longue course dans la nuit, M. Burth étant mandé pour accoucher la meilleure de ses pratiques. M. Burth étoit le médecin, l'apothicaire et l'accoucheur du village; il possédoit encore un talent qu'il n'exerçoit qu'à ses moments perdus, et comme par récréation : c'étoit de faire la barbe à ses amis, avec une dextérité merveilleuse.

Tom continua sa route vers d'Unnor; et M. Lowelin, pressant du talon les flancs creux de Fringant, ne put s'empêcher de lui dire, d'un ton plus que fâché : « Qu'il avoit pu mériter son nom vingt ans auparavant, mais que maintenant il n'étoit qu'une rosse. »

Le chétif animal, insensible aux in-

jures, et même aux coups, n'en alla pas moins son train accoutumé.

Mon Dieu! dit M. Lowelin en arrivant à la chaumière, que je plains cette malheureuse femme qui attend après M. Burth!

La chaumière de Sarah se composoit d'une chambre servant de salon d'été, de salon d'hiver et de cuisine tout à la fois. A côté, étoit un réduit où reposoient paisiblement, et dans une parfaite intelligence, une vache, un jeune cochon et quelques poules. La bonne Sarah, qui ne perdoit jamais une occasion d'obliger, avoit cédé son lit au malade, se contentant pour elle d'un coin de son étable.

Ce fut M. Burth lui-même qui introduisit le pasteur. Le malade étoit assis sur le lit (M. Lowelin se réjouit de voir que Tom avoit exagéré le danger), et prenait une potion des

mains d'une jeune fille qui paroissoit être la sienne. Le ministère de M. Lowelin n'admettant point de témoins, tout le monde sortit, excepté la jeune fille. « Va avec ces bonnes gens, Narcisse, tant que monsieur sera avec moi, » dit l'étranger. La jeune fille s'éloigna à regret. Le pasteur s'asseyant au chevet du lit, se disposoit à écouter ce que vouloit lui dire le malade. Celui-ci ne parloit point, et paroissoit livré à un grand trouble. — Je suis venu vous offrir les consolations de la religion; et toutes celles qui dépendront de moi, je vous les donnerai comme à mon propre frère. — Qui voudroit être mon frère, dit alors le malade, et quelles sont les consolations qui peuvent adoucir l'amertume d'un cœur flétri?.... Que direz vous à celui qui a fait son plaisir du malheur des autres? que le re-

mords vengeur poursuit?.... — Je lui dirai que la miséricorde de Dieu est infinie comme sa puissance; que sa bonté se porte particulièrement sur le pécheur repentant; et que le seul moyen d'appeler le pardon sur le mal qu'on a fait, est de consacrer l'avenir à faire le bien. — Hélas! que n'ai-je la faculté de revenir sur mes fautes!.... Que ne puis-je recommencer à vivre!.... Mais dans l'âge des passions la raison s'égare; et quand elle nous revient, c'est avec le repentir.... En disant ces mots, ses bras se croisèrent sur sa poitrine; et comme s'il cherchoit à se recueillir pour faire une confession pénible, il resta immobile.

Le pasteur l'examinoit avec une curiosité qui augmentoit à chaque instant: il lui sembloit reconnoître les traits de l'étranger, mais sans se rappeler dans quel lieu il l'avoit vu; c'é-

toit une idée confuse qu'il cherchoit à débrouiller. L'inconnu paroissoit avoir quarante-cinq ans ; sa taille étoit élevée ; ses cheveux noirs tomboient sur son visage, et en faisoient ressortir la pâleur. Le malheur avoit ridé son front ; toute sa personne étoit dans le dépérissement. Il leva les yeux sur M. Lowelin, et le regardant fixément : — Vous souvenez-vous de sir Belton ?.... de celui que le jeune Alfred appeloit son ami?.... — O ciel ! dit le pasteur en approchant une lumière : oui, je vous reconnois à présent ; et quoique depuis bien long-temps je ne vous eusse vu, je trouvois dans vos traits quelque chose qui ne m'étoit pas inconnu. Mais quel grand malheur a pesé sur vous? — Je vais vous raconter une affreuse histoire, répondit sir Belton. Si vous ne pouvez m'écouter sans frémir, souvenez-vous

que vous m'avez promis pitié et miséricorde.

Le pasteur interdit garda le silence.

« Il y a environ dix-neuf ans que je vins au château de d'Unnor avec le baronnet qui devoit épouser la fille de M. Sprice. Amis depuis l'enfance, « il sentiroit moins son bonheur, » me disoit-il, « si je n'assistois pas à son mariage. » Quoique mon amitié pour Alfred fût sincère alors, il fallut un effort sur moi-même pour me décider à ce voyage. Je quittois Londres au moment le plus brillant : la vie dissipée que j'y menois me faisoit regretter le temps que j'allois passer à la campagne. L'amitié d'Alfred sembla s'augmenter par ce sacrifice.

« Je vis Maria Sprice. Au premier moment, je crus qu'il étoit impossible de réunir plus de charmes, et chaque jour je lui en découvrois de nou-

veaux.... J'oubliai Londres et ses plaisirs.

« Le cœur de mon ami, composé d'amour et de nobles passions, se partageoit entre sa maîtresse et moi : il me parloit de Maria avec ivresse. Déjà trop ardent, je m'embrasais de mille feux à ces récits de l'amour le plus tendre. Je provoquais moi-même les confidences d'Alfred; je ne pouvois me lasser d'entendre parler d'elle : mes rêveries de jour, mes songes de la nuit, ma pensée de tous les instants, me retraçoient cette femme, qui disposoit de mon existence, même avant de me rendre raison de ce que j'éprouvois.

« M. Sprice étant forcé de faire un voyage à Londres, le mariage fut différé jusqu'à son retour. J'éprouvai quelques instants de repos en voyant l'obstacle que le hasard élevoit contre

les desirs du baronnet : mais bientôt, anticipant sur l'avenir, je le voyois possesseur chéri de miss Sprice ; et à cette idée l'enfer étoit dans mon cœur.

« Quelquefois, prenant un ascendant sur moi-même, je voulois m'éloigner, fuir à jamais Alfred et sa compagne. Je rougissois de payer cette amitié si vive, si confiante, par la plus cruelle ingratitude. Mon funeste égarement n'empêchoit pas ma raison de se faire entendre quelquefois ; mais jamais assez forte pour le surmonter, une résolution que la sagesse m'inspiroit étoit détruite par cent autres qui lui étoient contraires. Fuyant toute société, je passois des journées entières dans les forêts qui avoisinent d'Unnor ; et cette solitude, loin d'apporter le calme à mes esprits, sembloit les troubler davantage.

Loin d'elle, je me sentois un be-

soin de la revoir que je ne pouvois surmonter ; et quand je me trouvois en sa présence, j'étois si malheureux, qu'il falloit avoir les yeux fascinés comme le baronnet, pour ne pas deviner la cause du changement qu'il observoit en moi.

« Maria fut plus clairvoyante : sa réserve, et le soin qu'elle mit à m'éviter, m'indiquèrent qu'elle m'avoit deviné. Alfred m'accabloit de questions sur ma mélancolie : il l'attribuoit à mon éloignement de Londres, et pour me consoler et me faire passer plus patiemment le temps que je devois rester à la campagne, il me disoit, « que le retour de M. Sprice étant très prochain, son mariage ne seroit plus retardé, et que nous partirions ensuite tous ensemble pour la capitale de l'Angleterre. » Je mourois de mille morts.... Ma jalousie

augmentoit en proportion du bonheur de celui que je regardois comme un ennemi.

« Un jour une fièvre insupportable dévoroit mon sang; je courois comme un furieux dans le parc : mille projets, plus insensés les uns que les autres, rouloient dans ma tête ; je faisois les rêves les plus extravagants, quand j'aperçus miss Sprice. Elle se promenoit seule, et s'enfonçoit dans l'épaisseur du bois. A sa vue, je sentis couler dans mes veines comme un torrent de feu. « O puissances qui la « livrez à moi! je vous rends grace; « j'en profiterai. Beauté fière, qui as « deviné mes tourments, et sembles « te complaire à les augmenter, si « seulement une douce parole fût sor- « tie de tes lèvres ; si, par un signe « de pitié, tu avois apaisé cette cruelle « ardeur, j'aurois pu t'épargner : mais

« je serai comme le vautour, dont l'œil
« s'enflamme d'une féroce joie, en
« voyant expirer dans ses serres le foi-
« ble oiseau dont il a fait sa proie.
« Encore un instant, et j'aurai en mon
« pouvoir tes attraits qui m'ont en-
« chanté, ta taille flexible, que tu
« sais pencher si voluptueusement sur
« ton Alfred. C'est en vain que tu croi-
« ras m'échapper; je me jouerai de
« toi, comme le vent de ton écharpe
« légère. O imprudente! qui as cru
« me braver jusque dans les bois som-
« bres, témoins de ma frénésie!....
« Combien de soupirs vas-tu leur faire
« entendre.... De combien de larmes
« arroseras-tu ces allées que j'ai par-
« courues tant de fois en gémissant....
« Je n'en ai point versé, moi; mes
« yeux sont secs et enflammés: mais
« toi, tu dois pleurer,.... tu dois sou-
« pirer; car j'ai besoin de tes soupirs

« et de tes larmes pour augmenter « mes jouissances. »

« Je disois tout cela en la suivant de loin. J'attendois le moment où nous serions dans un endroit écarté, pour m'élancer sur elle. Tout-à-coup elle s'assit sur un banc de gazon, elle ôta son chapeau, et je pus la fixer.

« Quelle fut ma surprise quand je la vis, les yeux remplis de larmes, appuyer son visage sur ses mains, et rester ainsi dans cette attitude mélancolique. Je m'arrêtai comme par un subit enchantement. Une sensation douce s'empara de mon cœur, et remplaça la fureur qui m'animoit une minute avant. »

Ici M. Lowelin poussa un soupir, comme quelqu'un qui est délivré d'une vive crainte. Belton continua :

« Je retenois mon souffle ; je la re-

gardois avec extase. Oh, dieu ! me dis-je à moi-même, elle pleure, elle est triste : elle n'est donc pas heureuse ; et je croyois que rien ne pouvoit l'affliger. Peut-être.... Séduisante pensée !.... Félicité mille fois plus remplie de charmes que si je n'avois pas été si malheureux !....

« Miss Sprice, en cet instant, essuya ses yeux ; et comme si elle eût entendu du bruit ou qu'elle eût aperçu quelqu'un — « Est-ce-vous, mon ami, » dit-elle d'une voix qui acheva de me troubler. — Je ne sais ce qui se passa en moi. Je crus qu'elle m'appeloit : je me précipitai devant elle, je l'enlaçai de mes bras ; et encouragé par son silence, je la couvris de mes caresses. » — Mon dieu ! dit le ministre, parlez vîte : que devint Maria ? — « Elle reprit ses forces, comme je

n'en avois plus. » — L'épouse du baronnet, ou la vôtre? demanda le pasteur dans une grande anxiété.»

Soit que le malade eût mis trop de chaleur dans son récit, ou que ses souvenirs lui fussent trop pénibles, il lui prit un spasme, qui, pendant quelques instants l'empêcha de continuer. M. Lowelin étoit sur les épines. Quand le malade put parler, il le pria de le tirer de l'incertitude où il l'avoit laissé, et de retrancher de son récit tout ce qui étoit inutile. — « Rien n'est inutile, répondit Belton : je dois, autant que ma mémoire me sera fidèle, ne vous rien laisser ignorer, afin que vous jugiez si j'ai été plus malheureux que coupable. Je ne saurois me rappeler comment miss Sprice s'arracha de mes bras; je me souviens seulement qu'elle se tint un instant debout devant moi. Le

desespoir étoit sur son visage. — « Fuis, me dit-elle ; éloigne-toi des lieux que j'habite : va, tu es trop méprisable pour que je te trouve digne du ressentiment de l'homme que tu as tant offensé. » — En finissant ces mots, son regard me parcourut avec tant de mépris, que je restai comme pétrifié. Elle voulut précipiter ses pas en s'éloignant ; mais sa marche étoit chancelante. Je ne fis nul effort pour la retenir ; je lui criai seulement : « C'est de l'horreur, du mépris, que je vous inspire ; prenez garde, si la terre s'entrouvre, je vous entraînerai avec moi dans l'abîme. »

M. Lowelin fit une exclamation qui interrompit sir Belton. Il y eut un moment de silence. — « Je ne sais plus où j'en étois, dit le pénitent. » — « Vous étiez dans l'abîme, répéta

le ministre. Mais de grace, tirez-moi de peine. Vous avez dit plus haut que miss Sprice avoit repris ses forces comme les vôtres vous abandonnoient; expliquez-moi cette phrase. »

« J'ai voulu dire, reprit Belton, que les diverses sensations que j'avois éprouvées, avoient tellement exalté mon ame, que je me sentis défaillir quand je respirai l'haleine de miss Sprice. C'est alors qu'elle revint de son saisissement, et s'éloigna de moi sans avoir reçu d'outrages. »

Dieu vint au secours de l'innocence, dit le pasteur; que son saint nom soit loué ! Continuez, mon frère, vous êtes moins coupable que je ne l'ai craint. — Belton reprit ainsi :

« Quand je réfléchis sur ce qui s'étoit passé, ma poitrine se gonfla de rage; mon amour dédaigné se changea en haine. Je jurai de me venger;

je le jurai, prenant à témoin les cieux, la terre et tout ce qui respire. Je mis à ce serment toute la solennité d'un saint engagement : les démons l'entendirent.

« Je revins au château. Alfred n'étoit pas encore de retour de la chasse. je ne m'informai point de Maria ; et faisant seller deux chevaux, un pour moi et un pour mon domestique, je partis à l'instant, et ne m'arrêtai qu'à la ville voisine, où je pris la poste pour Londres. Là vivoit un ami à moi. Cet ami, c'étoit lord Wenworth, homme que la nature avoit jeté dans le moule de l'égoïsme et de la fausseté ; bas quand il pouvoit craindre, plein d'un insolent orgueil envers ceux dont il ne redoutoit rien. Loin que la plus noble confiance pût le toucher, il s'applaudissoit de la sécurité de sa victime, qui lui assuroit la réus-

site de ses projets. J'étois son confident, et je n'avois cherché à conserver ma liaison avec lui, que dans l'espoir de parvenir à lui faire quitter une vie trop licencieuse : jusqu'alors mon cœur n'étoit point perverti. Je connoissois donc toutes les intrigues de Wenworth. Je ne vous ferai le récit que de celle qui se lie à ma vie, et qui, au moment où je revins à Londres, occupoit beaucoup le lord.

« Dans un voyage qu'il fit à Bristol, il devint amoureux d'une jeune personne dont les attraits l'avoient séduit. Tous les moyens pour triompher de sa résistance furent mis en œuvre, mais sans succès : la vertu de cette fille ne céda point aux insinuations du lord, qu'elle aimoit pourtant. La passion de Wenworth, irritée par les obstacles, devint si violente, qu'il proposa, pour la satis-

faire, un mariage secret: le prêtre qui le célébra, et deux témoins pris dans une classe obscure, furent les seules personnes instruites. La jeune épouse, heureuse d'accorder son devoir avec sa tendresse, partit *incognito* pour Londres avec son mari, laissant faire dans son pays toutes les conjectures qu'il plairoit à la malveillance d'inventer.

« Wenworth lui fit sentir la nécessité de tenir leur lien secret, pour ne point porter de dommage à sa fortune. Sa femme consentit à tout, et lui montra tant d'amour et de délicatesse, que son inconstance fut fixée pendant quelques mois. Mais comme son caractère ne pouvoit tenir long-temps au même objet, il se dégoûta bientôt de celui-ci; et du dégoût à la résolution de s'en débarrasser, la transition fut rapide.

« Sous le prétexte de visiter un vieux château qu'il avoit dans le comté de Sussex, il y conduisit sa malheureuse femme prête d'accoucher : elle n'en est plus sortie. Ce fut pendant le temps que j'étois à d'Unnor qu'il fit cette expédition.

« A mon retour d'Ecosse il me raconta toute cette histoire. Il ajouta, qu'il étoit accablé de dettes, qu'il ne savoit comment faire pour éviter ses créanciers ; et que s'il étoit arrêté, il en rejailliroit sur lui une espèce de honte qui pourroit nuire à son avancement à la cour. Tandis qu'il me contoit ses embarras, je calculois dans ma tête qu'il seroit possible que Wenworth devînt l'instrument de ma vengeance contre miss Sprice. Par les aveux qu'il venoit de me faire, il sembloit s'offrir de lui-même. « J'ai un projet, lui dis-je, qu'il faut réali-

ser ; et un pressentiment secret m'assure que nos efforts réunis obtiendront un succès complet. Tu en auras tout le profit, Wenworth ; mais je ne te cache pas que j'ai besoin de voir deux cœurs bien malheureux, pour que le mien soit tranquille ». Alors je lui dis mon amour pour miss Sprice, ses dédains et mes fureurs. Je lui vantai sa beauté, ses richesses. Le visage de Wenworth s'animoit à mon récit ; et je vis, après lui avoir développé mon plan, que ma cause étoit en bonnes mains.

« M. Sprice étoit venu à Londres pour terminer une affaire majeure qui dépendoit de l'amirauté : lord Walkingston en étoit membre, et pouvoit beaucoup. Ce lord étoit parent de Wenworth. Nous décidâmes qu'il falloit le faire entrer dans nos vues, et l'engager à les seconder.

« Pour abréger des détails inutiles, il suffit de dire que lord Walkingston sut si bien prendre M. Sprice, que le bon homme, ébloui de l'alliance qu'on lui proposoit, n'osa pas même dire que sa fille étoit fiancée au baronnet. Il promit tout à lord Walkingston, et partit pour l'Ecosse avec Wenworth.

« Vous savez le reste... Alfred paya de sa vie quelques instants de félicité ; les rochers de d'Unnor.... »— O ciel ! dit M. Lowelin, à quels égarements se livre le cœur de l'homme. — Belton continua :

« Enfin, Wenworth revint à Londres ; je fus le voir. Je m'attendois à un accueil proportionné au service que je lui avois rendu : je le trouvai froid et gêné, et lui en témoignai ma surprise. Il me répondit avec une expression forcée, que j'étois toujours

son meilleur ami; et après quelques moments de réflexion, avec l'apparence de sa première amitié, il me dit, « qu'il attendoit de moi un nouveau service, d'où dépendoit sa tranquillité; que c'étoit la cause de la préoccupation dont je lui avois fait des reproches.» Je le crus; et, le rassurant, je voulus savoir en quoi je pouvois lui être utile. Après m'avoir remercié, il me pressa d'aller à Wenworth-Hall, voir comment étoit sa première femme; de la recommander plus que jamais aux soins et à la bienveillance du concierge. Il me remit en même-temps deux cents guinées pour les besoins de sa captive. — « S'il lui avoit été possible d'y aller lui-même, il m'auroit épargné cette peine; quoique d'un autre côté, il fût plus prudent, vu l'état des choses, qu'il ne s'exposât pas à se laisser at-

tendrir. » Je ne pus m'empêcher de sourire à sa remarque. — « Je soupçonnerois que tu veux me tromper, lui dis-je, si tu voulois me faire croire à cette crainte. » — « Mon cher Belton, ne me refuse pas ce que je te demande ; j'attends cette preuve de ton amitié pour te prouver toute la mienne. » — Je lui promis ce qu'il desiroit, et je vis ses yeux briller d'un feu extraordinaire.

« Maintenant que je me rappelle le regard de ce perfide, je m'étonne de mon aveuglement.

« Je lui fis quelques questions sur Maria ; il m'avoua qu'elle l'avoit en aversion. Quoique j'eusse alors autant de haine que j'avois eu d'amour, je ressentis un mouvement de joie. Je convins avec Wenworth que je partirois dans trois jours pour Wenworth-Hall, seul, et par la voiture

publique, afin d'éviter les soupçons. A peu de distance du château je devois prendre le chemin de traverse, et arriver à pied.

« Wenworth-Hall, situé dans un lieu sauvage, présente l'aspect d'une forteresse qui tombe en ruines; en effet, il fut bâti pendant les troubles de l'Angleterre, pour servir de retraite aux malheureux proscrits. Les aïeux de Wenworth ayant négligé de le réparer, il n'étoit ni habité ni habitable. Une épaisse forêt l'environne, et semble là exprès pour dérober ce triste séjour à tous les regards. — « Passez sur la description; je suis dans l'attente de savoir ce que vous fîtes dans ce château. » Sir Belton fit un signe de tête, et continua. « L'aspect de cette demeure me fit éprouver un mouvement de compassion pour l'infortunée qui s'y trouvoit

renfermée. Le concierge vint m'ouvrir la porte, et me reçut comme quelqu'un qui étoit attendu. Cet homme vivoit seul. Sa figure, sombre et farouche, me parut en hideuse harmonie avec les lieux qu'il habitoit.

« A peine avois-je eu le temps de me reposer, qu'il me proposa de me conduire où étoit sa prisonnière. Je le suivis à travers des détours obscurs, de grandes chambres souterraines. Enfin, nous arrivâmes à une porte, qu'il ouvrit : je vis une chambre meublée des choses les plus nécessaires. Je me retournois pour demander au gardien où étoit la personne que je venois visiter, quand cet homme, qui s'étoit tenu sur le seuil de la porte, me poussant rudement dans la chambre, la ferma sur moi, et me cria en dehors : « C'est

pour lui tenir compagnie qu'on vous a fait venir ; vous ne sortirez plus d'ici ; ainsi l'ordonne milord. » J'entendis en même-temps le bruit horrible des verroux. « Wenworth, Wenworth, misérable ! voilà ma récompense, m'écriai-je avec fureur. » Dans ma rage, je ne trouvois pas de mots pour exprimer ce que je sentois ; mes yeux sortoient de leur orbite ; je rugissois comme le lion que la colère anime, en frappant ma tête contre cette porte, barrière terrible entre l'univers et moi.

« Au bruit que je faisois, une femme étoit entrée dans la chambre par une porte opposée à l'autre ; mais le délire qui me possédoit m'avoit empêché de faire attention à elle. Ce ne fut qu'après m'être épuisé en de vains efforts, que je regardai ma compagne, dont l'étonnement tenoit de l'effroi.

— « Tâchez de vous remettre, me dit-elle avec douceur, et dites-moi pourquoi vous êtes ici. — Un monstre s'est servi d'une infernale ruse pour m'y conduire... Mais, dites-moi vous-même s'il n'y a nul moyen d'en sortir? la vengeance doublera mes forces; cette ingénieuse fille de l'Enfer me dévoilera ses artifices pour recouvrer ma liberté, et punir le traître qui me l'a ravie. — Hélas! depuis trois mois que je suis renfermée, vous êtes la seule personne que j'aie vue, et j'ignore comment on pourroit percer cette porte si épaisse ou franchir ces hautes murailles ». En disant ces mots, elle me montroit un mur qu'on voyoit à travers la porte vitrée, qui servoit de fenêtre, et par laquelle on entroit dans une espèce de jardin, un peu plus grand que la chambre.

« Je le parcourus d'un regard, et

je me convainquis qu'il étoit impossible de sortir de là sans un miracle. Je recommençai mes imprécations.—

«Comme vous je me livrois au désespoir, me dit la jeune dame; mais personne ne répondoit à mes sanglots; personne ne me fit entendre une voix consolatrice. Après avoir déploré mon sort, j'ai trouvé en moi assez de courage pour le supporter. Ce qui m'arrive est d'une fatalité si terrible, si éloignée des choses ordinaires, que j'ai été forcée de reconnoître une justice suprême qui me punit, pour la douleur que j'ai causée à ma mère. Je veux expier mes torts par ma soumission et ma patience; peut-être aussi qu'elle touchera mon oppresseur. — N'y comptez pas; un cœur si profondément pervers n'est accessible qu'à la bassesse, à la cruauté. Il ne vous tiendra compte d'aucune vertu :

unissons-nous plutôt pour nous venger. — D'abord, vous oubliez que je suis sous sa puissance, qu'aucun moyen ne m'est offert; et, vous l'avouerai-je.... je les aurois tous, que je ne pourrois m'en servir pour faire son malheur : dans ce moment même, où je reçois une nouvelle preuve de sa barbarie, s'il étoit en mon pouvoir de fixer son sort, je ne trouverois dans mon cœur que l'oubli des injures. — Malédiction sur toi, Wenworth ! malédiction sur ta tête coupable, pour avoir perdu une pareille femme !... J'entendis la voix d'un foible enfant; la mère s'écria : « Ne prononcez pas ces paroles; ne maudissez pas le père de ma Narcisse. »

« Le calme de cette femme m'étonna. Elle avoit bien raison; une conscience pure supporte les revers; le cœur troublé ne trouve en lui nulle

consolation. Je me jetai à genoux devant elle ; je voulus lui dire jusqu'à quel point j'avois porté mon horrible vengeance ; je tremblois devant sa vertu ; elle amollissoit mon ame, et me forçoit de confesser mes fautes : une pensée me retint... j'allois ajouter à ses afflictions, lui apprendre que son mariage étoit profané, et que son indigne époux l'avoit rejetée de son sein. — De grace, calmez-vous, me dit-elle encore, prions ; Dieu est juste, il aura pitié de nous... » A cet endroit du récit le pasteur se leva, et dit avec émotion : « Cette femme étoit la femme forte de l'Evangile, la femme pieuse : par une sainte imitation elle prioit pour ses bourreaux. Ame noble, sublime ouvrage du Créateur, de quelle gloire brillera la palme réservée à tes souffrances ! »

Sir Belton avoit beaucoup parlé

pour un malade. A l'observation que M. Lowelin lui en fit, il répondit, « que son esprit étoit plus malade que son corps, et qu'il se sentoit soulagé en racontant ses infortunes. »

« Quand la nuit fut venue, je m'accommodai d'une chambre qui étoit contiguë à la principale. — Quoi ! dit M. Lowelin en l'interrompant, on vous enferma avec la prisonnière, sans égard pour sa pudeur.... — Je croyois vous l'avoir déjà dit, répondit sir Belton ; et c'étoit bien calculé de la part de Wenworth, qui, par là, s'imaginoit ôter à sa femme toute réclamation contre son mariage. — Mon Dieu, quelle immoralité ! ajouta le pasteur. — Les jours se passoient, et rien ne changeoit pour nous. Wenworth, craignant que nos prières ne touchassent notre geolier, lui avoit défendu de nous parler et de nous

voir. Toutes nos provisions et les différentes choses à notre usage nous venoient par un tour, qui s'ouvroit tous les quatre jours. Nous avions des livres, un piano et de la musique. La chambre étant sans cheminée, des tuyaux de chaleur l'échauffoient dans la rude saison ; une lampe nous éclairoit pendant la nuit, et restoit constamment allumée. Le petit jardin, qui ressembloit plutôt à une grande citerne, nous servoit pour prendre l'air ; les murailles qui l'environnoient étoient si hautes, que nous ne pouvions pas distinguer un oiseau au-dessus ; et, comme je l'ai su depuis, ces murailles, en dehors, figuroient un corps de bâtiment enclos dans le parc du château. Le château étant éloigné de toute habitation, nous n'aurions pu être entendus de personne.

« Pendant long-temps j'eus des accès qui épouvantoient Georgina, dont les charitables soins ajoutoient à mes remords. Sa piété si vraie, sa parfaite résignation à une destinée si triste, les conversations que j'avois avec elle, où je découvrois si bien la candeur de son ame, opérèrent un changement en moi ; je voulus l'imiter, et je pus parler d'une détention éternelle. Notre ennemi avoit trop d'intérêt à nous tenir renfermés, pour que nous pussions raisonnablement penser que nous sortirions par sa volonté. Nous avions donc la perspective de mourir les uns après les autres, et de rester à jamais dans notre tombeau.

« La première année de ma captivité venoit de finir, j'étois toujours malheureux ; mais l'effervescence de mon sang s'étoit calmée : mon cœur,

que de noires passions avoient rendu si criminel, éprouva un sentiment dont la douceur m'étoit inconnue. Georgina étoit charmante; je passois ma vie avec elle, nos malheurs étoient communs, et la nature, d'accord avec le desir criminel de Wenworth.... — « Seigneur, pardonnez à celui qui a marché dans le sentier de l'erreur! » s'écria le ministre.

« Dix-sept années s'écoulèrent, où le monde se borna pour nous à l'étroit horizon de notre demeure. La fille de Wenworth grandissoit : notre prison étoit son univers ; sa mère et moi les seuls êtres qu'elle eût vus. J'aimois tendrement cet enfant, et m'étois fait un plaisir de donner tous mes soins à son éducation. Je lui parlois de ce monde qu'elle ne connoissoit pas : je voulois que, si le sort l'y faisoit entrer, elle n'y fût pas tout-à-fait

étrangère. Nous lui cachâmes notre histoire : elle croyoit que j'étois son pere, et qu'un persécuteur puissant nous tenoit renfermés.

« Quelquefois, en pensant à la perfidie, à l'active méchanceté qui règne parmi les hommes, nous trouvions une espèce de douceur dans notre captivité.

« Je crois vous avoir dit que nos provisions nous arrivoient régulièrement tous les quatre jours. Ce moment étoit attendu par nous avec inquiétude. Je tressaillois au bruit que le tour faisoit en s'ouvrant : j'espérois un moment qu'il nous apporteroit quelque signe de notre délivrance ; quand j'en avois fait l'inventaire, je n'espérois plus, et pendant quelques minutes j'éprouvois le chagrin d'avoir été déçu. Un jour, c'étoit le cinquième, et notre tour n'avoit point

encore fait son mouvement accoutumé, nous éprouvions toutes les craintes de l'attente ; mais le désespoir nous saisit, quand nous vîmes la fin du sixième jour. La personne chargée du soin de nous porter nos provisions étoit peut-être malade.... peut-être morte.... Un secret semblable ne pouvoit être confié qu'à un seul ; qu'allions-nous devenir ? Tous nos malheurs passés n'étoient rien en comparaison de ceux qui nous étoient réservés. Georgina et sa fille prioient et versoient des larmes ; moi, dans un silence morne, je tournois un couteau dans ma main, en portant sur ces femmes un œil égaré : je cherchois l'endroit où je pourrois le plus sûrement les frapper, décidé à ne pas leur survivre. Je m'élançois sur Georgina, quand une idée subite m'arrêta.... Pourquoi ne l'ai-je pas eue

plutôt? m'écriai-je, dans un transport de joie qui étonna mes compagnes; et courant à la lampe, je la portai devant la porte; j'excitai sa flamme en brûlant une partie de nos hardes et de nos meubles: le tout fit un feu assez fort pour embraser la porte. Je voudrois en vain vous rendre le sentiment qui nous fit prosterner, quand nous la vîmes tomber, malgré le fer dont elle étoit garnie.... Providence! nos cœurs s'élevèrent jusqu'à toi, et te rendirent grace. Je n'oubliai pas de prendre trois cents guinées qui formoient nos richesses: en un instant nous fûmes dehors. Nous parcourûmes au hasard les détours que Georgina et moi avions déjà parcourus. Nous n'avions, pour nous guider dans cette affreuse obscurité, qu'un bout de tison que je soufflois à chaque instant, et qui finit avant que nous eus-

sions pu trouver une issue. Il étoit dit que ce jour devoit compléter la vengeance divine. O Alfred ! Alfred! tes mânes irrités doivent être satisfaits !.... Je marchois en avant, les bras étendus : Georgina et sa fille me tenoient chacune par un pan de mon habit. Mes pieds heurtèrent quelque chose ; c'étoient les marches d'un escalier : nous en montâmes un grand nombre, nous tenant de la même manière. Au bout de ces marches, se trouvoit une porte : une forte secousse que je donnai l'ébranla, et rejeta mon corps en arrière. Ce brusque mouvement fit chanceler Georgina, qui, déjà si foible, s'appuya sur la rampe, dont le bois vermoulu, en se détachant, entraîna la malheureuse femme. Je l'entendis tomber. Un cri étouffé sortit de sa poitrine, et fut suivi de mille cris que nous poussions

sa fille et moi. Je pris Narcisse dans mes bras, et m'appuyant contre la muraille, je descendis le fatal escalier. J'appelois Georgina ; je la cherchois dans cette sombre nuit. Sa fille s'étoit évanouie sur ma poitrine ; je n'osois pas m'en séparer, de crainte de la perdre aussi. Quelle situation fut la mienne, quand j'entendis une voix à peine intelligible me dire : « Adieu, mon ami, je me meurs.... » Ces accents lugubres, ces accents de la mort me guidèrent. Je trouvai ma Georgina ; je la soutins sur mes genous tremblants : « Je me meurs, répéta-t-elle ; aie soin de ma fille;.... pardonne à son père;.... promets-le moi dans ce moment suprême, et je mourrai en paix. » — Ah, Georgina ! puis-je ne pas haïr le cruel qui cause ta mort.... Je lui aurois pardonné tous les maux déjà soufferts ; mais ce der-

nier !.... Le misérable ! que ne puis-je tenir son cœur, et compter les gouttes de son sang par autant de supplices !.... — « Si jamais je te fus chère..... par notre longue et douce union, accorde-moi le sacrifice de ton ressentiment ; promets-le-moi, tandis que je t'entends encore. O Belton ! quel est celui qui, aux portes du tombeau, n'a pas un pardon à implorer.... »

« A ces paroles d'une si noble créature, toutes mes fautes se retracèrent à mon esprit ; je m'écriai, comme malgré moi : Oui, Georgina, je pardonne ! emporte avec toi mon serment ; et posant mes lèvres sur les siennes, je cherchois à retenir son souffle. Elle murmura encore quelques mots pour me bénir ; sa main serra foiblement la mienne, et tout finit pour elle. »

Pendant quelques instants sir Belton fut hors d'état de continuer.

« Je reviens à Narcisse : je la trouvai étendue sans le moindre signe de vie ; et rassemblant mes forces, je l'emportai jusqu'au haut de l'escalier. La porte, déjà ébranlée, céda sans peine ; je me trouvai dans une espèce de salle que les derniers rayons du jour éclairoient. La fraîcheur de l'air fit ouvrir les yeux à Narcisse : elle me regardoit sans me rien dire, et sembloit paralysée par un maléfice. Rassuré au moins sur sa vie, je la laissai pour retourner à sa mère. J'espérois encore.... Elle pouvoit n'être qu'évanouie. O ma Georgina ! que tu me sois rendue ; et quelque soit le sort que me réserve l'avenir, je me trouverai heureux ! Mon cœur s'agitoit avec force ; l'espoir et la crainte le combattoient tour-à-tour. La lueur qui pénétroit par la porte que je venois d'ouvrir, suffit pour me guider

jusqu'à Georgina. O désolante vue! Sa tête s'étoit ouverte en tombant sur un tas de pierres.... J'enveloppai le corps sanglant dans ses vêtements; et ne pouvant lui creuser un tombeau, j'en formai un avec les pierres sur lesquelles elle s'étoit brisée.

« Je ne pleurois pas: si j'avois pu pleurer, des larmes de sang auroient arrosé son visage; mais ce fut d'un œil sec que je lui dis le dernier adieu. »

Sir Belton s'étoit fort animé. Il fixa M. Lowelin, et lui dit d'une voix forte: — Dois-je le tenir, ce serment que la foiblesse usurpa sur la vengeance? Dois-je laisser le forfait impuni, et, comme le lâche, supporter des affronts, sans que mon nom déshonoré inspire la terreur à mon ennemi, pour tenir une promesse arrachée malgré moi? Je sommeillerois sur les outrages; et ce seroit sans craindre

pour son existence, qu'il auroit fait ma destinée? Non, non! je veux lui rendre tous les tourments qu'il m'a faits, et me délecter dans la certitude qu'aucune minute de sa vie n'en sera exempte! — Ainsi donc, sir Belton, votre serment, prononcé dans un moment si auguste, n'auroit plus de pouvoir sur vous? Cette promesse sacrée, sur la foi de laquelle un modèle parfait de piété est sorti doucement de la vie en vous bénissant, seroit nulle pour vous? Vous éloignant d'un exemple si magnanime, chargé d'un parjure, pour contenter votre ressentiment, vous sacrifieriez encore la tranquillité de lady Wenworth, de cette miss Sprice, dont vous aussi fîtes la destinée?.... Avant de vous venger, oubliez le jeune Alfred et son amitié trahie.... Oubliez votre Georgina.... Mais, tant que vous trouverez en vous

un juge accusateur.... Non, non, sir Belton, vous ne le pouvez pas!

Sir Belton laissa tomber sa tête sur son oreiller, et resta immobile. Après quelques instants de silence, le pasteur le pria de continuer. Le malade reprit ainsi le fil de son histoire.

« Je revins auprès de Narcisse; elle me demanda sa mère. Je luis dis: « Tu n'as plus que moi dans la nature; j'ai promis de te servir de protecteur, je tiendrai ma promesse; je vivrai pour toi: retiens tes larmes, et sortons, s'il est possible, de ce funeste lieu. » Je vous épargne les détails du désespoir de cette jeune fille, les efforts de ce cœur brisé pour contenir sa douleur. Je la pris encore dans mes bras; et après avoir traversé plusieurs chambres, je me trouvai enfin dans une des cours du château. Je le parcourus: il étoit désert, et la porte d'entrée ou-

verte. Je sortis presque fou, égaré par le terrible spectacle que je venois d'avoir sous les yeux. A quelques pas du château nous trouvâmes une fontaine : un paysan y faisoit boire son cheval attelé à une charrette. Mon premier mouvement, en voyant cet homme, fut de crainte, et je voulus l'éviter; le second, dicté par un besoin impérieux, me rapprocha de lui. Je lui demandai un peu de pain. L'épuisement où nous étions, et l'air de nos figures, excitèrent son étonnement; mais avant de me faire la moindre question, il me donna sa gourde, remplie de rum, et un morceau de pain sec. Quand nous eûmes un peu réparé nos forces, je dis à cet homme que ma femme étoit morte subitement la nuit dernière, dans un village où nous avions couché; que cet événement, si malheureux pour nous, fai-

soit le sujet de notre affliction. Je lui demandai de nous prendre sur sa charette, et de nous conduire chez lui pour une nuit seulement, voulant partir le lendemain par la voiture publique.

« Cet homme se contenta de ce que je voulus lui dire; il nous donna l'hospitalité. Le lendemain il nous conduisit à un bourg voisin, où nous trouvâmes la voiture publique : mais ayant réfléchi que nous pourrions exciter la curiosité des voyageurs, j'achetai une chaise de poste, et pris le chemin de Londres.

« Tout étoit nouveau pour Narcisse; les choses les plus simples lui causoient de l'étonnement. Je lui fis sentir la nécessité de ne point laisser apercevoir son ignorance, pour éviter à notre tour d'attirer la curiosité des autres. Le mystère qui enveloppoit

notre existence ne devoit être découvert que lorsque je le jugerois nécessaire. Je pensois aux ménagements que je devois prendre pour me présenter à mes parents, qui sans doute me croyoient mort. Je voulois aussi me montrer à Wenworth, et le forcer à faire un sort à sa fille. La fureur s'emparoît de moi au souvenir de la promesse que j'avois faite à Georgina.

« Arrivé à Londres, je choisis un appartement dans un quartier retiré : j'y installai Narcisse avec une femme pour la servir ; et après lui avoir prescrit la conduite que la prudence exigeoit, je fus courir dans la ville, pour voir si je rencontrerois quelqu'une de mes anciennes connoissances. Plusieurs s'offrirent à ma vue ; mais personne ne reconnut en moi le brillant Belton. On me parloit de moi à moi-même : j'étois effacé de la liste des

vivants. Mes parents étoient morts; mon frère cadet avoit hérité à ma place: il étoit en Amérique, où il commandoit un vaisseau. Je me vis donc seul, étranger sur la terre, ne possédant qu'une centaine de guinées que j'avois sur moi quand je partis pour Wenworth-Hall, et les deux cents que Wenworth m'avoit remises.

« J'appris que Wenworth, après avoir été long-temps en faveur, avoit perdu ses places. Je m'informai de sa femme : je sus qu'elle traînoit une vie languissante, et qu'elle n'avoit qu'une fille. D'après toutes ces informations, je pris le parti de venir en Ecosse, pour présenter Narcisse à Wenworth.

« J'ai été long-temps malade. Mon voyage, long-temps retardé, s'est enfin exécuté. Aujourd'hui même je voulois me rendre à d'Unnor, lorsque ma chaise a versé près de cette chau-

mière. Je me suis rappelé de vous; et changeant mon projet, j'ai pensé qu'avant toutes choses il falloit vous consulter. Maintenant, M. Lowelin, vous connoissez mes fautes, et les malheurs qui les ont suivies : donnez-moi les conseils de votre sagesse. »

Belton se tut, épuisé par le récit qu'il venoit de faire.

Le mal que vous avez fait est grand, sans doute, dit le pasteur ; mais c'est par les épreuves que le ciel a fait subir à milady Wenworth, que ses vertus ont mérité la gloire éternelle. C'est une sainte, qui bientôt sera dans le séjour des justes. — Lady Wenworth est-elle si malade? — Mourante; le mal est à son dernier période, et je n'ai pas la douceur d'espérer. Il seroit donc cruel à vous, sir Belton, de chercher, par vos démarches, à rappeler à sa mémoire des événements que

toutes ses forces ont pu à peine lui faire oublier. Vous rendriez ses derniers moments trop douloureux, si vous lui montriez un assassin dans le père de sa chère Marguerite. D'un autre côté, il est impossible que milord Wenworth reconnoisse Narcisse pour sa fille, sans dévoiler le crime qui lui a donné le jour. Vous-même alors, ne craindriez-vous pas de remuer les cendres d'Alfred?.... Cachez, cachez dans l'ombre ces mystères d'iniquité. Si la jeune Narcisse vous étoit à charge dans la position où vous êtes, je vous offre de la prendre chez moi. Quand la mort aura ravi au monde celle qui en mérite la vénération, je parlerai à milord Wenworth; je le forcerai, par les révélations que je lui ferai de son histoire, à assurer une existence à sa fille.... »

Belton, après avoir écouté le pas-

teur, lui dit, « qu'il s'en remettoit à sa prudence, et qu'il attendroit, avant de partir pour l'Amérique, où il vouloit aller rejoindre son frère, qu'il y eût quelque chose de décidé pour Narcisse ». Mais, pour ne pas éveiller les soupçons de Wenworth, il fut convenu que Belton partiroit de la chaumière le lendemain même.

Narcisse, inquiète d'un si long entretien, fit alors quelque bruit à la porte. « Entrez, ma fille, lui dit Belton, venez remercier M. Lowelin, dont la visite m'a fait tant de bien. » La jeune fille regardoit le pasteur d'un air inquiet, comme pour lire dans ses yeux s'il étoit vrai que la vie de son père ne fût pas en danger. — Rassurez-vous, ma chère enfant, dit le ministre, sir Belton sera remis dans quelques jours; et pour vous donner la preuve que sa santé ne court au-

cun risque, il se décide à repartir demain pour Londres, où une affaire qui regarde vos intérêts l'appelle : vous l'attendrez ici. Narcisse se mit à fondre en larmes à l'idée de se séparer de celui qui étoit tout pour elle; et son désespoir fut au point que Belton dit à M. Lowelin, « qu'il s'exposeroit plutôt à tout, que d'affliger sa chère Narcisse ». — « Non, répondit le ministre, ces mouvements d'affliction que je ne puis blâmer, puisqu'ils découvrent la tendresse de votre fille, ne s'opposeront pas à ce que la raison vous commande de faire : quand Narcisse saura que votre sûreté exige que vous vous éloigniez pour quelque temps, elle sera la première à se soumettre à une absence momentanée. »

Alors le pasteur fit une histoire à la jeune fille, pour motiver le dé-

part de sir Belton ; il lui dit, « que tant que dureroit son éloignement, elle habiteroit le presbytère, où elle trouveroit une famille empressée de l'accueillir ». Narcisse écoutoit et pleuroit toujours; elle regrettoit la solitude où s'étoient passées les années heureuses de son enfance, sans connoître le chagrin de se séparer de ceux qu'elle aimoit. Cependant, les caresses de son père, et l'assurance qu'il lui donna d'un prompt retour, la calmèrent un peu : elle promit de faire tout ce qu'on voudroit. M. Lowelin lui fit envisager le plus grand danger à laisser soupçonner la moindre particularité sur la manière dont elle avoit été élevée. Elle ne devoit jamais prononcer le nom de sir Belton, et l'oublier en quelque sorte jusqu'à son retour ; le bonheur de tous deux dépendoit de ce secret. — « Ah ! il est en sûreté,

répondit-elle, puisqu'il s'agit du bonheur de mon père. »

M. Lowelin, en quittant sir Belton, promit de revenir à la pointe du jour pour chercher Narcisse.

Il étoit fort tard quand le pasteur revint au presbytère. L'imagination remplie de tout ce qu'il venoit d'apprendre, il admiroit les desseins de la Providence, qui avoit permis que sir Belton sacrifiât son ressentiment à la tranquillité des derniers jours de lady Wenworth.

Edwin et la tante, extrêmement inquiets de cette longue absence, attendoient le ministre au milieu du chemin, et trompoient leur impatience en croyant l'entendre au moindre bruit. Il eut peine à satisfaire à toutes leurs questions; à celles de miss Betty, surtout, qui vouloit savoir ce qui se passoit au château, d'où elle croyoit

qu'il venoit, et pourquoi il y étoit resté si tard. M. Lowelin répondit de manière à ne pas compromettre le secret important qui lui étoit confié. Il dit à Edwin et à miss Betty, « qu'un parent qu'il croyoit mort depuis long-temps, étoit revenu du continent; que sa chaise avoit versé près de la chaumière de Sarah, comme il se rendoit au presbytère; que l'état de foiblesse où il étoit, relevant de maladie, ne lui ayant pas permis de faire le chemin à pied, il étoit resté à la chaumière, d'où il l'avoit envoyé querir; et, qu'ayant recontré le messager au moment où il montoit au château, il s'étoit rendu auprès de son parent, qu'on lui avoit dit être très malade; qu'il l'avoit revu, mais dans un état digne de compassion, veuf et père d'une fille de seize ans, dont il avoit promis de

se charger, jusqu'au retour d'un voyage pour lequel le père partoit le lendemain; et je pense que vous ne me désapprouverez pas, ajouta M. Lowelin.» Edwin le remercia de lui avoir donné une sœur, et la bonne tante une compagne pour l'aider dans les détails du ménage.

Ainsi, cette heureuse famille, vivant dans une médiocrité voisine de l'indigence, se trouvoit encore assez riche pour secourir l'infortuné.

---

*La crainte accompagne toujours les mauvaises actions.*

Dès que l'aurore parut, M. Lowelin retourna à la chaumière. Il sentoit la nécessité que sir Belton ne restât pas long-temps à d'Unnor, où les

soupçons de Wenworth l'auroit bientôt découvert ; et alors tout se mettant au jour, il pouvoit en résulter les plus grands malheurs. Il trouva Narcisse soutenant son père, qui déjà se promenoit dans la chambre, et dont les forces ne répondoient pas à la volonté, cependant prêt à partir.

M. Lowelin leur dit, « qu'aux yeux de tous Narcisse passeroit pour sa parente, et porteroit le nom de miss Moor ». Le pasteur, après avoir avisé aux moyens de donner ses nouvelles à sir Belton, et d'en recevoir des siennes, avertit qu'il étoit temps de se séparer.

Il fallut une volonté déterminée à souscrire aux conseils de M. Lowelin, pour que sir Belton résistât à la douleur de Narcisse.

Quand Narcisse arriva au presbytère, ses larmes couloient encore abon-

damment. Le pasteur, en la présentant à sa sœur et à son fils, renouvela devant eux l'engagement de lui servir de père jusqu'à ce que le sort lui rendît le sien.

« Sèche tes larmes, lui dit Edwin, tu ne seras pas une étrangère dans notre maison ; c'est une famille qui retrouve un de ses membres, ô ma sœur ! » — Narcisse leva les yeux sur celui dont la voix harmonieuse avoit retenti dans son ame : ses pleurs ne coulèrent plus que de reconnoissance ; et accoutumée qu'elle étoit à ne cacher aucun de ses sentiments, elle répondit à Edwin : « Puisque votre père veut être le mien, que vous voulez être mon frère, je vous promets d'être heureuse ; je sens que je le serai en vivant auprès de vous ». — « Si votre bonheur, ma chère enfant, dépendoit de notre affection,

lui dit miss Betty en la pressant dans ses bras, sans doute vous seriez heureuse. » La jeune orpheline, touchée de tant de bonté, devint plus tranquille.

L'aventure de l'étranger fut sue de tout le village. Les domestiques du château en parlèrent au valet de chambre de milord. Celui-ci, pour donner une nouvelle, chose si rare dans ces montagnes, raconta à son maître, avec les augmentations ordinaires, ce qu'on lui avoit dit. « Les uns lui avoient assuré que ce voyageur étoit un homme de grande considération qui fuyoit la justice, et venoit se cacher dans les montagnes d'Ecosse avec une jeune fille qu'il avoit enlevée ; mais que Dieu, pour le punir, avoit permis qu'il se fracassât les membres. Il avoit envoyé chercher M. Lowelin pour lui faire une espèce

de confession, dont le résultat avoit été sa séparation d'avec la jeune victime : le ministre l'avoit amenée chez lui, pour la rendre ensuite à ses parents. D'autres personnes disoient que c'étoit un homme suspect, qui avoit fait verser exprès sa voiture, pour être à portée de savoir ce qui se passoit au château de d'Unnor. Et enfin, M. Burth, l'apothicaire, assuroit qu'il falloit que cet individu eût de fortes raisons de se cacher, puisque malgré le terrible état où il l'avoit trouvé la veille, il étoit reparti au jour levant. A la vérité, ajoutoit-il modestement, sans mon savoir et l'efficacité de mes remèdes, je l'en aurois bien défié. »

Lord Wenworth, dont la conscience troublée voyoit partout des révélations funestes, écouta tous ces récits avec une tranquillité feinte ; mais, dans ses vives alarmes, ne pouvant

trouver de repos, il fit sceller un cheval, et se rendit au presbytère.

M. Lowelin étoit sur sa porte à prendre le frais. Dès qu'il vit le lord il se leva, et fut à sa rencontre, s'efforçant de dissimuler l'impression que lui causoit sa présence. La figure de Wenworth portoit l'empreinte du tourment de son ame. Si M. Lowelin eût pu douter de ce que lui avoit dit sir Belton, il en auroit eu la conviction par la contenance du lord. — « Je suis venu vous demander des détails sur un événement qu'on présente sous des aspects différents. Un homme a paru avant-hier soir ; il étoit mourant ; et cependant, le matin qui a suivi son arrivée, il s'est remis en route. Si c'est une personne de distinction, pourquoi ne s'est-elle pas adressée à moi ? elle eût trouvé au château tous les secours nécessaires;

mais le soin que cet étranger a mis à rester inconnu me feroit croire que c'est, comme on me l'assure, quelqu'un de suspect. Vous l'avez vu, M. Lowelin? — Oui, milord. — Qu'avez-vous appris de lui? — Rien que personne autre doive apprendre, milord. Celui qui, sous la foi de la religion, reçoit le secret des hommes, est indigne d'un aussi sacré ministère, s'il peut en abuser. — Mais, s'il importoit au salut d'un autre que vous fissiez cette révélation, qui pourroit prévenir de mauvais desseins.... — Celui que le remords ramène au bien a plutôt le desir de réparer ses erreurs que d'en commettre de nouvelles; d'ailleurs, milord, il ne s'agit ni de révélations ni de personnes suspectes : l'étranger est mon parent. Une affaire de grande importance l'appelant à Londres, il est venu me

prier de prendre sa fille jusqu'à son retour.—L'étranger est votre parent, M. Lowelin?— J'ai eu l'honneur de le dire à milord. — Si vous me le jurez, je n'aurai plus de doute.—Mon caractère me dispense de répondre à votre demande, milord. » Wenworth devint pâle comme la mort.—« Vous oubliez à qui vous parlez, prêtre, dit-il d'un ton impérieux.—Je parle à milord Wenworth, seigneur de d'Unnor. Il est impossible que je commette la moindre erreur à cet égard; si milord Wenworth veut bien se rappeler qu'il parle à un honnête homme. » Le ministre prononça ces mots avec une grande dignité. Le lord reprit avec plus de modération : — « Nous nous sommes emportés tous deux, M. Lowelin; mais.... je vous le demande instamment, quel est cet étranger?— Je vous l'ai déjà dit, milord,

c'est un parent à moi ; un tendre père, qui, dans sa sollicitude, est venu me confier son unique enfant. —Voulez-vous me faire voir cette jeune fille?—Narcisse... miss Moor... dit le pasteur, en élevant la voix. » Narcisse parut. Ses regards se portèrent rapidement sur Wenworth ; et, soit que ce visage, dont la colère et la crainte avoient tendu les muscles, lui parût effrayant, ou que la présence d'un étranger l'intimidât, elle fit un mouvement d'effroi, et se jeta dans les bras de son protecteur. — « Ma chère enfant, dit le pasteur, saluez milord Wenworth, qui nous fait l'honneur de nous visiter. » Narcisse fit une inclination, et resta muette. Le lord l'examinoit avec une inquiète curiosité. Il s'approcha d'elle et lui prit la main. A cette pression, l'esprit de sa mère sembla se révolter

en elle ; elle jeta un cri perçant, et s'évanouit.

« Cette fille me connoît-elle ? demanda le lord, tout-à-fait hors de lui.....

Cette question naïve auroit fait rire un spectateur désintéressé. Le pasteur n'y répondit pas, parcequ'il étoit trop occupé à rassurer Narcisse. — « Pourquoi êtes-vous si effrayée, ma fille, lui demanda-t-il ? — Je l'ignore, dit Narcisse en balbutiant : je prie milord de me pardonner. »

Wenworth mit son chapeau sur ses yeux, et sortit du presbytère. Dans son trouble il oublia qu'il étoit venu à cheval. Il étoit déjà loin, quand son domestique courut après lui pour l'en faire souvenir.

*Un cœur sans duplicité est facile à tromper.*

MILADY Wenworth étoit assise auprès de la croisée de sa chambre ; elle paroissoit absorbée dans ses pensées, et répondoit par monosyllabes aux questions que lui adressoit sa fille. Marguerite, n'osant tout-à-fait interrompre la méditation de sa mère, s'arrêtoit après un oui ou un non. Une inquiétude qu'elle ne pouvoit cacher, la faisoit aller d'un bout de la chambre à l'autre; s'asseyant, prenant son ouvrage, et le laissant tomber dans le même instant : enfin, se servant d'une petite ruse, elle se plaignit que l'air étoit étouffé dans l'appartement, tandis qu'au dehors le temps invitoit à la promenade. —

« Il est vrai, dit milady, et j'ai tort de n'en pas profiter; j'ai si peu à jouir de la belle saison.... — Peu ?.... mais à peine sommes-nous au printemps. — Ma chère amie, à ton âge une année paroît remplir un long intervalle. Dans chaque journée nouvelle la jeunesse attend un événement, un nouveau plaisir ; mais pour moi, chaque journée nouvelle amène de nouveaux regrets ; pour moi tous les plaisirs sont épuisés... Epuisés, ai-je dit ; oh, mon enfant !... mon aimable fille !... ai-je pu oublier que les plaisirs d'une heureuse mère sont inépuisables ! »

Et pressant Marguerite sur son sein, elle sembloit chercher dans l'effusion de l'amour maternel un refuge contre les amertumes de sa vie. Marguerite, en recevant les caresses de sa mère, oublia aussi le desir qui occupoit son cœur un instant avant.

L'arrivée de Wenworth les interrompit. L'altération de son visage étoit effrayante : sa femme lui demanda s'il étoit malade ? — « Non, dit-il, mais l'air froid m'a saisi » ; et il grimaça en voulant sourire. — « Il me semble, observa Marguerite, qui regardoit par la croisée, qu'à peine on sent le doux zéphyr... » Le lord, sans faire attention à la remarque de sa fille, eut avec milady la conversation dont nous allons rendre compte.

« Vous avez été au presbytère ? — Avant-hier, milord. — Vous avez entendu parler d'un étranger dont la voiture versa au bas de la montagne, et qui se fit conduire à la chaumière de Sarah ? — Vaguement, milord ; je crois avoir entendu dire que cet étranger est parent à M. Lowelin. — Oui, milady, c'est la vérité : j'ai vu le ministre et l'orpheline dont ce parent

l'a chargé....» Le lord fit une pause, comme pour réprimer une idéé pénible. — «Je vous disois donc que j'ai vu la jeune personne qui est confiée à ses soins. D'après ce qu'il m'en a dit, son parent est malheureux, et c'est ce qui l'a forcé de se séparer de sa fille. Le curé de d'Unnor ne me paroît pas assez favorisé de la fortune pour supporter le surcroît de dépenses que va lui occasionner une personne de plus.— J'ignore si effectivement M. Lowelin est à ce point de détresse, milord; mais si les richesses étoient le partage de l'homme bienfaisant, nul ne les mériteroit davantage que M. Lowelin.— Une bienfaisance mal entendue cesse d'être une vertu, et la raison condamne cette fausse pitié, qui encourage les vices et la paresse, reprit le lord, qui crut voir un reproche direct

dans l'éloge que sa femme faisoit du pasteur. — Les habitants de d'Unnor sont sobres et laborieux. Certainement vous ne voulez pas dire que lorsque M. Lowelin retire chez lui une jeune orpheline, qui est sa parente, ce soit une charité mal entendue, milord? — Il est inutile de discuter sur un sujet ridicule et puéril, ajouta Wenworth : je veux seulement vous prouver en peu de mots que je suis aussi bienfaisant qu'un autre, lorsque j'en trouve l'occasion.» Lady Wenworth le fixa d'un air étonné. — « Je lis le doute injurieux dans vos yeux, madame, et la confirmation de mes soupçons.... Je sais que depuis notre mariage vous nourrissez dans votre cœur une haine contre moi, qui vous emporte au point de vous lier avec mes ennemis.... — Oh, ciel, milord! quelle que soit votre

injustice à mon égard, vous ne pouvez penser ce que vous dites. » Et lady Wenworth se mit à sangloter. Marguerite accourut à sa mère. — « Mon dessein n'étoit pas de vous faire de la peine, reprit le lord d'un ton radouci ; mais, dites-moi..... avouez-moi.... quel est cet étranger, et ce que vous en a dit le ministre ? » En faisant cette question, il oublioit qu'il avoit assuré un instant avant que l'étranger étoit un parent de M. Lowelin. — Je vous jure, milord, que je ne sais rien de toute cette histoire. Lorsque que je fus au presbytère, l'étranger n'étoit pas encore arrivé; depuis, je n'ai point revu M. Lowelin. »

Wenworth parut plus calme. Il continua. « Comme je vous le disois, mon intention est de faire le bien, quand je trouverai l'occasion de placer di-

gnement mes bienfaits. En voyant la jeune personne, j'ai pensé qu'il vous seroit agréable d'en faire une compagnie pour Marguerite ; en même temps vous rendrez service à M. Lowelin, que vous débarrasserez du soin de garder une jeune fille. Du reste, si par son caractère elle mérite mes bontés, je les étendrai sur elle, en l'établissant convenablement. Faites venir le pasteur, et dites-lui mes intentions. »

Lady Wenworth donna une commission à sa fille ; et, seule avec son mari, elle porta sur lui un regard plein de douceur. — « Ce que vous venez de me dire excite ma reconnoissance. Si dans le cours de ma vie j'ai pu vous offenser, milord, pardonnez-le-moi ; j'en ressens une vive peine. Je quitterai ce monde avec moins de regret, si je laisse auprès de ma fille

quelqu'un qui puisse la consoler. Milord, accordez à votre épouse une dernière grace. — Parlez. — Je voudrois que M. Lowelin eût la liberté de venir au château : la société de cet homme respectable ne peut qu'être utile à Marguerite. Occupé d'intérêts divers, et, si j'ose le dire, milord, n'ayant jamais témoigné à votre fille cette tendresse qui attire la confiance, elle est timide devant vous : son cœur, que j'ai formé à vous aimer, craint de vous laisser voir qu'il vous aime. Ah, milord ! rassurez une mère.... promettez-moi de ne rien négliger pour le bonheur de votre enfant. — Je desire, reprit Wenworth, presque attendri, que vous viviez assez pour en être le témoin. »

Ainsi se termina cet entretien, qui avoit commencé par des paroles si dures. Le cœur confiant de milady se

réjouit de l'espoir que sa chère Marguerite seroit soutenue par les sages conseils de M. Lowelin. Elle l'envoya chercher à l'instant, pour conférer avec lui.

Tandis que le domestique court au presbytère, nous allons dévoiler au lecteur le motif qui avoit fait agir Wenworth.

---

## *Qui retrograde.*

QUAND le lord proposa à sa femme de demander la jeune Narcisse, il savoit bien qu'en se parant d'une fausse charité il attireroit sur lui la reconnoissance de la bonne lady; et que, mue par un louable motif, elle se serviroit de tout son ascendant pour faire condescendre M. Lowelin aux vues

de son mari. Or, à présent, disons pourquoi ce dernier attachoit tant d'importance à ce que la fille de l'étranger ne fût pas en d'autres mains que les siennes.

On se rappelle que le lord en apprenant sa disgrace, partit en toute hâte pour un voyage, dont il revint encore plus précipitamment. A son retour il se présenta chez sa femme pour lui annoncer qu'il vouloit se retirer en Ecosse. En l'observant, elle auroit pu justement penser que quelque fait ténébreux pesoit sur sa conscience. L'humeur qu'il manifesta pendant toute la route et le désordre de ses sens, auroient rendu vraisemblables toutes les conjectures qu'un esprit soupçonneux se seroit plu à former; mais lady Wenworth n'avoit jamais eu une pensée pour le crime.

Elle croyoit que son mari se trouvoit malheureux d'être déchu ; et s'étonnoit que la perte d'une chose qui ne blessoit que la vanité, pût rendre un homme si complétement misérable, quand il lui restoit tant de biens d'ailleurs, et le premier de tous, la liberté de disposer de lui-même.

En partant pour Wenworth-Hall, où les prisonniers étoient renfermés, le démon avoit inspiré au lord l'horrible dessein de se défaire d'eux et du concierge lui-même, pour mettre son honneur et sa vie en sûreté. Depuis sa catastrophe, rien ne le soutenoit contre la crainte d'être obligé de rendre compte de certaines actions, qui, jusqu'alors, lui avoient paru toutes simples, puisqu'elles avoient servi à sa satisfaction. Et le farouche gardien qui depuis tant d'années don-

noit la preuve d'une coupable fidélité, ne lui paroissoit plus maintenant qu'un témoin redoutable.

Ainsi, l'union des pervers, formée par de criminels intérêts, se détruit à l'apparence du danger ; et celui qui a servi d'instrument aux forfaits, en devient à son tour la victime.

Le lord savoit que les personnes renfermées étoient trois ; probablement l'une d'elles lui devoit le jour. Il lui étoit facile d'exécuter son projet en ne leur donnant plus de nourriture. Elles étoient déjà dans le tombeau : le monde entier ignoroit leur destinée.

Quant au concierge.... ce vieillard devoit donner peu de peine.... Plein de son projet, Wenworth arriva à la porte du château ; elle n'étoit que poussée. Il entra, parcourut l'intérieur. Un silence lugubre régnoit partout, et portoit l'effroi dans le cœur

du coupable. Il crut que Francis, moins surveillant que de coutume, avoit oublié de fermer la grande porte, et qu'il étoit dans le jardin. Ses perquisitions furent inutiles; Francis n'étoit nulle part. Le lord ne trouva qu'un gros chien, qui faillit le dévorer.

Il supposa que Francis s'étoit rendu au village, assez éloigné du château. Mais pourquoi avoit-il laissé la porte ouverte?.... Son inquiétude devint extrême quand la nuit parut sans ramener le vieux concierge.

Après avoir mis son cheval à l'écurie, il s'accommoda d'une chambre pour y passer la nuit. Il alluma du feu; et, se livrant à ses réflexions sur la disparition de Francis, il attendoit avec anxiété le retour de l'aurore.

La nature sembloit être d'accord

pour ajouter à l'horreur qui environnoit Wenworth ; jamais un orage aussi terrible n'avoit désolé ces contrées. Le tonnerre, roulant avec un fracas épouvantable, menaçoit d'écraser le vieux manoir, dont les fondements ébranlés communiquoient leurs secousses aux portes et aux fenêtres. Le chien de garde, que le lord avoit rencontré au jardin, étoit revenu au château, et n'y trouvant plus son maître, pressé par la faim, effrayé par l'orage, il poussoit des hurlements plaintifs. A ces cris sinistres la terreur de Wenworth fut au comble : égaré, il prend sa lumière, parcourt la grande chambre ; ses yeux hagards cherchent un objet. Les cris du chien se confondant avec le bruit du tonnerre, lui semblent les gémissements de ses victimes. Pressé par le remords, ses jambes fléchissent sous

lui.... Le pécheur superbe tombe à genoux devant les fantômes menaçants que son imagination lui présente. Une main ensanglantée paroît tracer devant lui de sanglants caractères; il croit y lire sa condamnation. Il veut prier; mais son cœur, que les noires furies se disputent, repousse la douce prière.

Enfin, succombant à l'horreur qu'il éprouve, il reste sans connoissance sur le parquet.

Quand il reprit ses sens il étoit grand jour; les éléments qui s'étoient déchaînés avec tant de violence, avoient repris le calme; le soleil brilloit sur les tours du château. Wenworth cherche à se rappeler ce qu'il a vu dans cette nuit affreuse; il n'ose interroger sa conscience, ce vengeur secret que chacun porte en soi, que nul ne peut fuir; serpent

terrible qui ronge le coupable au milieu des pompeuses vanités, dans l'éclat des richesses, et en fait vraiment un objet de pitié, quoiqu'il soit envié par un monde volage.

Le jour cependant donne un peu de courage à Wenworth : il veut continuer les recherches qu'il avoit commencées la veille. Il va jusqu'à la porte du premier souterrain ; la clef étoit après ; il la tourne dans la serrure. Mais c'est en vain qu'il voudroit aller plus avant : une force supérieure le fait revenir sur ses pas ; il oublie de refermer la porte ; et ne pouvant rester plus long-temps dans ce séjour d'horreur, il monte sur son cheval, et s'enfuit avec la plus grande vitesse. Ses gens l'attendoient à quelque distance. Il reprit la route de Londres, et partit immédiatement avec sa famille pour l'Ecosse, emportant avec

lui l'appréhension que Francis n'eût donné la liberté à ses prisonniers, et que la justice, instruite par eux, ne le poursuivît.

Dans le traité qu'il avoit passé avec Francis, dix-sept ans avant, il fut convenu et juré par le vieux concierge, qu'il ne viendroit jamais de femme à Wenworth-Hall: le lord auroit redouté leur curiosité et leur indiscrétion. Francis devoit vivre avec un sien neveu, jeune homme dont l'entendement ne s'étendoit pas au-delà des ouvrages grossiers de la maison. Wenworth s'engagea à donner à Francis cent guinées par an, pour prix de sa surveillance. S'il tomboit malade, il avoit ordre d'envoyer sur-le-champ son neveu à Wenworth, pour le prévenir. Les prisonniers devoient recevoir leurs provisions tous les quatre jours. Il devoit leur fournir tout ce

qui leur seroit nécessaire, excepté toutes choses qui auroient pu leur faciliter les moyens de s'évader. Si Francis compromettoit, par quelque imprudence, le secret de son maître, sa vie en répondoit. Le lord étoit puissant, et Francis le connoissoit assez pour savoir qu'il lui tiendroit parole. Il lui étoit enjoint de ne jamais parler aux prisonniers, de crainte qu'il ne se laissât séduire par leurs promesses, ou attendrir par leurs plaintes. C'étoit craindre sans réflexion. Quant aux premières, Wenworth pouvoit les surpasser; pour les secondes, le cœur de Francis étoit à l'abri de toute atteinte.

Pendant dix-sept années Francis tint scrupuleusement sa promesse, et Wenworth satisfait, lui donnoit chaque année, en allant s'en convaincre, des preuves de sa générosité; argu-

ment irrésistible pour faire persévérer Francis dans le desir de le satisfaire de mieux en mieux.

On savoit, par la consommation des vivres, que les prisonniers existoient. L'habitude de Francis étoit si bien prise, qu'il agissoit machinalement, lorsque tous les quatre jours, il portoit les provisions dans le tour. Quelquefois il les passoit au village, qui étoit à un mille du château, s'amusant avec ses amis, et ne pensant jamais qu'il étoit le complice d'un grand crime.

Un jour un paysan revenant d'une petite ville voisine, apporta la nouvelle que le lord Wenworth venoit d'être disgracié; qu'on disoit mille choses sur le compte de ce seigneur, et que pour tout au monde il ne voudroit pas être à sa place, aimant mieux une honorable pauvreté qu'une ri-

chesse honteusement acquise. Il débita à ce sujet cent histoires, qui étoient sans vraisemblance, mais que ces gens, dans leur simple crédulité, écoutoient attentivement.

Francis, au premier mot qu'il entendit de cela, fit cette réflexion naturelle, « qu'il devoit pourvoir à sa sûreté. » Alors seulement il vit que la puissance de ce maître, qu'il s'étoit habitué à craindre, avoit des limites; et que la correction qui lui seroit réservée, à lui Francis, pourroit bien surpasser la joie qu'il avoit eue chaque année, en recevant les cent guinées, prix de sa vigilance.

En conséquence de ce raisonnement de quelques minutes, il prit son parti bravement, et partit avec toute la célérité possible. Il renferma dans un petit sac les guinées qu'il avoit en réserve, et il oublia d'en laisser une

centaine qui appartenoient à son maître, et qu'il avoit reçues d'une coupe de bois vendue quelques jours avant.

Quant à ce qui regardoit ses prisonniers, il ne s'en inquiéta guère; et poussant jusqu'au bout cette férocité, il vit avec sang-froid la mort prochaine de ces malheureux : seulement il laissa la grande porte ouverte, confiant au hasard ce qui pourroit en résulter. Ce fut peu d'heures après son départ, que le lord arriva à Wenworth-Hall. Belton et ses deux compagnes y étoient encore.

Le misérable Francis prit, avec son neveu, la route du pays de Galles, sa patrie, marchant de nuit, craignant de rencontrer la justice. Mais si la justice des hommes fut inactive pour lui, celle de Dieu le frappa au moment ou il se croyoit en sûreté.

Il apercevoit de loin le hameau qui l'avoit vu naître : il jouissoit d'avance de l'aisance que son or lui procureroit ; mais ce vieux corps, usé par les années, et peu accoutumé à la fatigue des courses forcées, s'endormit sur le chemin. Pendant son sommeil, le neveu portoit ses yeux sur le sac de cuir, avec une avidité qu'on n'auroit point soupçonnée à tant de bêtise. Le desir de s'emparer des richesses de Francis lui suggéra la première idée distincte qu'il eût eue en sa vie ; et cette idée fut atroce.

D'un mouvement, dans lequel il avoit réuni toute sa force, il traîna son oncle sur le bord du chemin, bordé de précipices ; et avant que Francis eût eu le temps de se réveiller entiérement, il fut précipité de rochers en rochers jusqu'au fond de l'abîme, où je le laisse être la proie des ani-

maux immondes, moins immondes que lui.

Après trois mois de séjour en Ecosse, lord Wenworth commençoit à se calmer; rien n'avoit transpiré contre lui. Il blâmoit la crainte puérile qui l'avoit empêché de visiter les salles souterraines de Wenworth-Hall, et se disposoit à revenir en Angleterre, pour faire une perquisition exacte, lorsque l'arrivée de cet étranger avec une jeune fille, et sa disparition soudaine, quoique malade, vint ranimer toutes ses terreurs.

Tout portoit aux yeux de Wenworth une empreinte suspecte: il voulut savoir par lui-même quel fondement avoient les bruits qui se répandoient dans le village, et qu'alimentoit la curiosité oisive. Il fut chez M. Lowelin; et oubliant cette modération qu'il avoit jugée nécessaire de montrer, il

s'emporta vis-à-vis du pasteur. On a vu que ce dernier ne se laissa pas intimider, et que Wenworth, devenant tout aussi craintif qu'il s'étoit montré arrogant, perdit tout-à-fait la tête quand il vit Narcisse, dont les traits et la voix lui rappelèrent Georgina.

En rentrant chez lui, la raison reprit son empire, et lui montra combien il s'étoit compromis par son manque de prudence. Voulant y remédier, s'il lui étoit possible, il vint trouver sa femme, et voulut lui persuader ce qu'il ne pouvoit croire lui-même, que l'étranger étoit un parent de M. Lowelin; et qu'il n'étoit guidé que par un sentiment d'humanité, quand il demandoit Narcisse pour la placer auprès de Marguerite.

Dans le cœur de Wenworth étoit une pensée bien différente. Sa sûreté exigeoit qu'il eût en son pouvoir cette

jeune fille, qu'une voix secrète lui disoit être à lui, afin de la questionner, et user de tous les moyens possibles pour ensevelir son secret. Un crime de plus ne pouvoit lui coûter : il l'eût commis sans hésiter.... La tombe est silencieuse.

M. Lowelin se trouvoit dans le nombre de ceux qu'il auroit voulu faire disparoître de notre planète. Sans doute il avoit été instruit par l'étranger, que Wenworth supposoit être Belton. Comment en avoir la certitude ?.... Il crut en trouver le moyen en demandant Narcisse... Si M. Lowelin étoit instruit, il ne voudroit pas la remettre à son persécuteur ; alors, il ne lui restoit qu'à implorer sa commisération, et à se mettre tout-à-fait à sa merci.

Comme l'orgueil de Wenworth se révoltoit à l'idée d'une pareille sou-

mission !.... Quelle honte d'être à la discrétion d'un homme qu'il regardoit tant au dessous de lui ! La fureur le possédoit à cette perspective d'humiliations.

Il ne savoit aussi que penser sur la disparition de Francis. Quelquefois il s'imaginoit que sir Belton l'auroit assassiné pour s'évader ; d'autres fois il lui sembloit plus probable que, séduit par ses prisonniers, il avoit fui avec eux.

Livré à mille conjectures, le lord ne pouvoit goûter un instant de repos.

---

*On ne perd pas son chemin impunément.*

Lord Wenworth étoit encore dans la chambre de sa femme, quand le

domestique revint du presbytère. Il rapporta à milady que M. Lowelin ne pouvoit se rendre à ses ordres, parcequ'une attaque de goutte l'empêchoit de sortir. Ce retard mit le lord à la torture : les instants étoient trop précieux, pour qu'il pût avoir la moindre patience ; et se tournant vers sa femme, il lui dit, « que lorsqu'il s'agissoit de porter une consolation, il ne doutoit pas de son zèle ; qu'il lui conseilloit d'aller elle-même chez M. Lowelin, afin de ramener la jeune fille avec elle. »

Malgré toute sa candeur, milady Wenworth fut étonnée de l'ardeur que son mari mettoit à faire une bonne action ; cependant, comme elle ne voyoit rien qui pût être défavorable au lord, elle se reprocha de l'avoir jugé avec trop de rigueur ; et dans ce moment, pleine de recon-

noissance pour ce qu'il lui avoit promis, elle dit, « qu'elle alloit au presbytère, et qu'il ne tiendroit pas à ses sollicitations que la jeune orpheline ne vînt ce soir même au château. »

Lady Marguerite, voyant ses parents de bon accord, s'approcha de sa mère, et lui demanda à l'accompagner. Soit que milady ne voulût pas qu'elle vît trop souvent le fils du ministre, ou que ce fût par tout autre motif, elle lui refusa doucement sa demande; et lady Marguerite, en voyant sa mère sortir sans elle, éprouva une peine qu'elle n'auroit point ressentie huit jours avant.

Occupée d'une pensée qui ne l'avoit pas quittée depuis sa visite au presbytère, elle sortit du château, et s'assit devant la porte principale, suivant des yeux la voiture de sa mère, qui, déjà loin, alloit disparoître tout-

à-fait. La tristesse s'empara d'elle.

L'isolement où vivoit ses parents devoit donner de l'importance au moindre événement; mais il sembloit à miss Wenworth que dans le cercle brillant de la cour, au milieu des grands, elle auroit remarqué le fils du curé, s'y le hasard l'y avoit placé.

Tandis qu'elle faisoit ces réflexions, l'horloge sonna six heures. Rentreroit-elle au château? qu'y feroit-elle seule? ne pouvoit-elle pas aller jusqu'au bas de la montagne? Dans ces lieux déserts on n'avoit à craindre la rencontre d'aucun étranger. Elle suivit le premier chemin qui s'offrit à sa vue; et après une demi-heure de marche, elle se trouva sur les bords du torrent, dont les eaux, tombant d'une prodigieuse hauteur, venoient, blanchissantes d'écume, briser leur

force contre une digue de rochers, et s'échappoient ensuite doucement par petits ruisseaux pour arroser les possessions de Wenworth.

En admirant les beautés agrestes de ces lieux, Marguerite se souvint qu'une fois ayant entendu vanter l'effet de cette cascade, elle témoigna à sa mère l'envie de la voir ; et que milady, avec un trouble qu'elle ne put cacher, lui défendit de lui en parler jamais; ajoutant, par une prompte réflexion, qu'il falloit plus de forces qu'elle n'en avoit pour gravir ces rochers. Marguerite n'en parla plus, et seulement alors cette circonstance lui revint à l'esprit.

Si miss Wenworth eût su l'histoire de sa mère, elle ne lui auroit point rappelé un douloureux souvenir. Ce fut du haut de ces rochers, qu'elle mesuroit d'un œil tranquille, que

l'amant de Maria s'élança dans le gouffre, et consacra ces lieux à une éternelle tristesse.

Lady Marguerite s'assit sous un roc dont la cavité formoit une grotte. Une douce émotion la saisit, quand elle aperçut le chiffre de Maria Sprice, gravé dans l'endroit le moins visible, comme si l'on eût voulu mettre ce nom chéri à l'abri des orages et des regards curieux. Celui d'Alfred étoit au dessous ; des symboles d'amour les entouroient tous les deux. Après avoir inutilement essayé de deviner qui étoit cet Alfred, dont jamais elle n'avoit entendu parler, Marguerite quitta la grotte pour revenir au château, avant qu'on s'aperçût de son absence. Elle chercha, mais en vain, le chemin par lequel elle étoit venue. Inquiète de ne pas le reconnoître, elle monta sur un endroit élevé pour

s'orienter. Tout-à-coup son attention fut tellement fixée, qu'au lieu de continuer sa recherche, ses pieds restèrent comme attachés au sol. Le soulévement de son sein indiquoit qu'un objet de la plus grande importance venoit de s'offrir à sa vue.

Une jeune dame étoit sur une pointe de roc avancé sur la rivière; son corps porté en avant, se dessinoit avec grace; un jeune homme l'entouroit galamment de ses bras, vraisemblablement pour empêcher qu'elle ne tombât dans l'eau. La dame parloit d'un air fort animé à son obligeant appui. Celui-ci l'enleva lestement et la porta sur la pelouse; ils s'assirent à côté l'un de l'autre. Alors seulement Edwin, car c'étoit lui, aperçut miss Wenworth. A sa forme gracieuse, à ses vêtements blancs, qu'un vent léger faisoit voltiger au-

tour d'elle, on auroit pu la prendre pour une de ces belles vierges de l'antique Morwen.

« Miss Wenworth! s'écria le jeune Lowelin avec ravissement, vous ici, seule? » Marguerite extrêmement interdite, raconta briévement comment elle s'étoit égarée, et comment elle venoit de l'apercevoir en cherchant le chemin du château.

Edwin avoit franchi l'espace qui le séparoit d'elle. Il lui offroit la main, en la priant de souffrir qu'il fût son guide. Marguerite observa à Edwin qu'il oublioit la jeune dame qui étoit avec lui.... — J'aurois pu oublier l'univers! Mais ma sœur, ma bonne sœur.... » Et retournant sur ses pas aussi vite qu'il s'étoit approché de miss Wenworth, il fut chercher Narcisse, et la lui présenta comme sa sœur d'adoption. L'accueil flatteur

qu'elle lui fit fut une réparation tacite du mouvement de déplaisir qu'elle avoit eu un instant avant, en voyant leur familiarité. Narcisse, qui ne pouvoit résister à une marque d'affection, ne connoissant pas ces convenances gênantes, entraves de la nature, remercia miss Wenworth en se jetant à son cou ; et dans sa manière d'exprimer les choses, elle lui dit : « Ce matin, mon frère et moi nous nous promenions dans la prairie : j'admirois l'azur du ciel, le doux éclat des fleurs que nous foulions avec l'herbe. Je me sentois émue en écoutant le chant des petits oiseaux ; j'étois étonnée de cet univers, si nouveau pour moi ; je croyois que la nature avoit étalé devant moi tout ce qui peut plaire, lorsqu'Edwin m'a dit : « Ce « ciel que tu admires, ô Narcisse ! ces « belles fleurs, si brillamment nuan-

« cées, cette mélodie qui ravit tes sens,
« n'est qu'une portion du charme que
« répand la présence de miss Wen-
« worth. Je ne l'ai vue qu'un instant,
« et c'est le seul de ma vie dont j'aime
« à me souvenir. Tiens, ma sœur,
« prends ces fleurs, dont elle porte
« le nom ; je veux les transplanter ;
« et chaque jour j'arroserai leurs ten-
« dres tiges en mémoire de lady Mar-
« guerite. » Maintenant que je vous ai vue, je trouve, comme mon frère, que l'oiseau de la prairie, les fleurs et tous les aimables objets, sont moins aimables que vous. »

Ainsi, la naïve Narcisse exprimoit ses sensations ; j'amais on n'avoit réprimé l'élan de sa pensée. En disant ce qu'elle éprouvoit à la vue de Marguerite, elle ne pensoit pas qu'Edwin pût en être fâché, ni que ce fût le secret de son cœur qu'elle venoit de

découvrir ; et encore eût-elle trouvé tout simple de dire à quelqu'un qu'on l'aime.

Miss Wenworth, plus instruite des usages du monde, balbutia quelques mots, et eut l'air d'arranger son voile pour cacher sa rougeur.

Edwin, que les premiers mots de Narcisse avoient interdit, reprit un peu d'assurance en voyant au regard de lady Marguerite qu'elle n'étoit point offensée. Mille fois heureux, il lui donna le bras; et quand le chemin devenoit difficile, sous prétexte de la soutenir, il osoit l'approcher de lui.

Déjà le château se trouvoit devant eux, il fallut se séparer, quand miss Wenworth remercia Edwin.—« Miss, lui répondit-il transporté, si celui qu'on oblige doit seul des actions de graces, c'est à moi à vous les offrir ; j'emporte un bonheur qui ne pou-

voit me venir que de vous. — Et moi, dit Narcisse, j'emporte l'espoir de revoir l'aimable miss Wenworth. N'est-ce pas, miss, je vous reverrai? — Oui.... oui.... dit lady Marguerite, nous nous reverrons »; et les saluant d'un sourire, elle disparut.

---

*Les folles leçons germent plutôt que les sages conseils.*

La première idée qui s'offrit à M. Lowelin, après avoir entendu les propositions de Wenworth, fut de les refuser. La connoissance qu'il avoit de son caractère, le trouble que le lord avoit manifesté en voyant Narcisse, et la prompte demande qu'il fit d'elle, laissèrent craindre au pasteur quelques desseins secrets contre

la jeune orpheline. N'étant pas préparé à la réponse qu'il lui convenoit de faire, et qu'il jugeoit si importante, il pria milady de lui accorder le temps d'y réfléchir et de parler à Narcisse, qu'il ne vouloit pas contraindre.

La position où se trouvoit M. Lowelin étoit très délicate : il falloit éviter les soupçons du lord et feindre la reconnoissance vis-à-vis de milady, pour ne pas lui inspirer le moindre doute sur les intentions louables qu'elle supposoit à son mari, ni altérer le bonheur qu'elle en éprouvoit.

Il promit donc de rendre sa réponse le lendemain même. Milady Wenworth le quitta, en lui exprimant combien elle souhaitoit de le voir souscrire aux desirs du lord.

Le ministre éprouvoit un combat intérieur qui mettoit de la confusion

dans ses pensées; il se croyoit responsable du sort de Narcisse; le tendre intérêt qu'elle lui inspiroit rendoit sa décision lente et craintive. Ne trouvant en lui nulle volonté, il eut recours au moyen dont il se servoit dans les cas difficiles, il se recueillit avec la plus pieuse crédulité; et mettant l'innocence sous la protection du ciel, il attendit de lui un avis plus certain. Une heure s'étoit déjà écoulée, et le bon ministre restoit encore indécis. Enfin, quand son esprit eut formé toutes les conjectures, parmi les plus rassurantes il s'arrêta à celles-ci, « qu'il paroissoit que Wenworth avoit de grandes craintes que Narcisse ne fût la fille de Georgina, mais qu'il n'en étoit pas assuré; que dans ce doute, il ne se hasarderoit pas à commettre un crime inutile, dont on pourroit lui

demander le plus terrible compte ; que quand même le lord viendroit à se convaincre que Narcisse est sa fille, il étoit impossible que le bras d'un père s'armât contre son enfant, quand cet enfant ne lui demande qu'amour et protection ; que peut-être la Providence avoit conduit Narcisse à d'Unnor pour toucher le lord d'un vrai repentir.... — Le génie du mal ne peut pas toujours être éveillé dans le cœur de l'homme, dit tout haut M. Lowelin ; d'ailleurs, je me réserverai de la voir tous les jours, et de la reprendre chez moi à sa première demande. »

Persuadé que c'étoit le parti qu'il devoit prendre, il décida que s'il pouvoit vaincre la répugnance de Narcisse, il la conduiroit à milady, et la recommanderoit à sa bienveillance.

Lorsqu'Edwin et Narcisse arrivè-

rent au presbytère, il étoit tout-à-fait nuit. M. Lowelin, inquiet de leur longue absence, alloit leur en faire des reproches, quand Edwin lui parla de la rencontre qu'il avoit faite. — « Je trouve là toute ton excuse, dit le père; en même temps que tu conduisois miss Wenworth chez elle, milady est venue ici me demander la compagnie de Narcisse pour sa fille. J'ai cru voir la bonté de la Providence dans cet événement, qui peut procurer un sort heureux à ma fille adoptive : cependant, je n'ai rien promis sans savoir si le goût de Narcisse sera d'accord avec ses intérêts. Je veux qu'elle me parle sans contrainte ; qu'elle me dise si elle répugne à vivre auprès de lady Marguerite. — Je serois contente de rester avec cette jeune lady, répondit Narcisse avec sentiment, s'il ne falloit

pas me séparer de vous.... Mais..... quoi ! déjà vous suis-je moins chère?.. — Le pasteur lui observa que dans tout ceci il sacrifioit le plaisir qu'il auroit à la garder auprès de lui, au bien qui pourroit en résulter pour sa chère pupille : que le château étant très près, il la verroit tous les jours; et que si elle ne se trouvoit pas bien, il la reprendroit au presbytère; que son affection se partageoit entre elle et son fils; qu'il ne lui conseilloit de se rendre aux desirs de milord, que parcequ'il croyoit qu'elle seroit heureuse, et que son père seroit satisfait de la savoir sous la protection de milady. — Mais le lord? dit-elle en hésitant. — Le lord, ma chère enfant, sera peut-être un protecteur pour vous. Ne vous laissez pas aller à des préventions que rien ne motive; au contraire, par vos at-

tentions, par votre caractère aimable, faites-vous chérir de lui. Rarement de pareils moyens manquent leur effet, même sur les êtres les plus durs. Lord Wenworth lui-même m'assure qu'il veut votre bonheur en vous plaçant auprès de sa fille, comme sa compagne et son amie. Les desseins de Dieu sont puisés dans la profonde sagesse; peut-être bénirez-vous ce jour. — Et Edwin viendra-t-il me voir aussi ?.... demanda Narcisse. — Qui sait l'avenir ; et comme le dit mon frère, les desseins de Dieu, dit alors la tante ; peut-être ne vous quitterez-vous plus.... peut-être serons-nous réunis un jour sous le même toit. — Ma sœur, dit M. Lowelin, qui crut que miss Betty vouloit dire qu'un jour Narcisse pourroit devenir la femme d'Edwin, les décrets du Ciel sont immuables ; ce qu'il veut doit

être. — Oui.... mais il faut s'aider aussi, reprit miss Betty; et si Edwin veut me croire.... — Que voulez-vous dire ? demanda M. Lowelin. — Oh ! tenez, mon frère, là-dessus j'en sais plus que vous. »

Le pasteur, qui en effet ne la comprenoit pas, finit la conversation, après avoir décidé que le lendemain il conduiroit Narcisse au château, si sa goutte le lui permettoit, ou que miss Betty prendroit sa place.

Quand la tante fut seule avec Edwin, elle lui fit rendre compte de ce qui s'étoit passé dans la rencontre qu'il avoit faite; elle commenta le moindre mot, le moindre mouvement; et, déployant tout le romanesque de ses idées, elle présenta à son neveu la perspective du bonheur qui s'offroit à lui.

Le bonheur ! sous combien de for-

mes se montre-t-il aux hommes! Dans leur délire, ils courent après le fantôme qui, fuyant devant eux, les conduit jusqu'aux limites de la vie. Beaucoup le voient dans les richesses, dans le tourbillon et le fracas du monde; peu dans le repos et l'obscurité.

La bonne tante soulevoit le voile de l'avenir; elle croyoit voir son neveu seigneur de d'Ùnnor, brillant de toutes les splendeurs, et elle jouissoit de son ouvrage.

Edwin, au contraire, ne voyoit dans la fortune et le rang de miss Wenworth, qu'un obstacle malheureux qui contraignoit son amour en alarmant sa délicatesse; une noble fierté lui eût fait mépriser la richesse du plus somptueux nabab, s'il eût fallu l'acquérir par le soupçon d'une bassesse: comment supporter l'idée

qu'on pourroit confondre un grossier intérêt avec un pur hommage.

Si le fils du ministre avoit autrement pensé, renonçant au plaisir que j'éprouve à traduire cette histoire, je jetterois au loin ces papiers, amis complaisants de ma solitude; et plutôt que de vous peindre une passion que vous ne pourriez comprendre, je terminerois ici par une citation gauloise :

« *Bien le saves, beau damoisel, etranger fut il toujours mon cœur à mefaits d'inconstance et vilainie d'interet; et par ainsi, onc n'aurois jugé digne d'amoureuse merci cil qui par felonie et deloyauté ternit belle flame du jeune age et plaça l'amour de l'or a coté d'un autre amour.* »

La tante enhardit les souhaits d'Edwin, dissipa ses doutes, et fit si bien, que de cet instant la tranquillité s'é-

loigna de ce jeune homme ; et sa tête, dans une fermentation continuelle, ne concevoit plus rien qui ne se liât à sa passion.

---

*Où chacun reste mécontent de soi.*

Miss Wenworth, en rentrant au château, avoit évité de se montrer aux domestiques ; elle monta dans sa chambre, cherchant le mystère, pour rêver à sa promenade : jamais elle ne s'étoit trouvée avoir tant de choses dans la tête, et si peu de moyens de se les expliquer.

D'où lui vient ce malaise si doux, qu'elle ne connoissoit point encore? Comment se rendre raison de ce sentiment si nouveau qui s'empare du cœur sans réflexion et sans vouloir ?

D'où tirera-t-elle une notion certaine?.... Sa distraction en recevant les caresses de sa mère, qui venoit de rentrer, auroit pu lui apprendre que cet amour ne lui suffisoit plus.

Milady Wenworth est avec sa fille plus tendre que de coutume, comme pour la dédommager de la privation qu'elle lui avoit imposée en ne la menant pas avec elle.

Wenworth vint s'informer du résultat de sa demande. « Le ministre avoit promis de porter sa décision le lendemain. Il avoit fait à milady un grand éloge de sa jeune parente, et il remercioit milord des bontés qu'il vouloit bien avoir pour elle. »

Lord Wenworth prit l'air grave d'un protecteur, et voulut être étonné qu'on eût eu besoin de réfléchir.

« Marguerite, dit milady, vous aurez une jeune compagne qui doit

vous intéresser, comme déjà privée dans un âge si tendre des soùtiens naturels de sa jeunesse, et comme parente de M. Lowelin. On la dit d'un caractère plein de bonté ; votre âge est à peu près le sien ; dédommagez-la des torts de la fortune, en lui donnant votre amitié, et ne lui faites jamais sentir combien vous êtes plus heureuse. —Cela me sera bien facile, répondit Marguerite ; je ne connois personne que je sois plus disposée à aimer ; elle est tout-à-fait charmante. — D'où la connoissez-vous, miss? demanda son père, d'un air sévère et scrutateur. »

Miss Wenworth sentit qu'elle venoit de parler sans réflexion ; elle ajouta, toute déconcertée, « que ce qu'elle en savoit venoit du rapport qu'en avoit fait les gens du château. » Le lord se contenta de cette réponse,

et se retira sans faire d'autres questions.

Lady Wenworth, d'après l'embarras de Marguerite, se douta qu'elle n'avoit pas tout dit devant son père. Seule avec sa fille, elle l'interrogea. Au bout de quelques minutes elle fut instruite de la promenade et de la rencontre.

Pendant le récit la bonne mère avoit plusieurs fois changé de couleur, malgré ses efforts pour n'en rien laisser paroître. Marguerite pourtant s'en aperçut, et craignit d'avoir commis une grande faute, puisque sa mère, si indulgente ordinairement, paroissoit être mécontente.

La crainte d'encourir la colère de son père lui fit dire un mensonge; pour ne pas affliger sa mère, elle retint sur ses lèvres des paroles à moitié échappées, revint sur ce qu'elle avoit

dit, sans avouer combien son cœur avoit été d'accord avec le jeune Lowelin, lorsqu'il lui offrit son bras.

Lady Wenworth trouvoit qu'Edwin étoit trop favorisé de la nature, pour qu'on pût le voir avec indifférence. Dans un endroit désert comme d'Unnor, toute l'attention d'une jeune fille devoit naturellement se porter sur lui; et quel malheur, si ce jeune homme s'emparoit de son affection! Cependant, en mère prudente, elle ne voulut pas l'éclairer sur un mal naissant qu'elle pouvoit ignorer encore; se proposant bien de l'empêcher de voir trop souvent Edwin.

Lady Wenworth se contenta d'observer à Marguerite qu'il n'étoit pas décent qu'une jeune personne se hasardât seule dans ces lieux sauvages, fréquentés par des chasseurs qui pouvoient l'insulter, ou faire rougir sa

modestie ; que le parc étoit assez étendu pour ses promenades, et qu'elle ne devoit parcourir les environs du château qu'accompagnée.

Miss Wenworth demanda pardon à sa mère, promit de ne plus mériter le moindre reproche ; et alors, croyant lui faire plaisir, elle lui donna les détails de cette grotte où elle s'étoit assise, et lui demanda quel étoit cet Alfred dont le nom étoit gravé au dessous du sien ? — Milady Wenworth voulut en vain répondre, une oppression extrême l'empêchoit de respirer : cédant au besoin d'être seule, elle renvoya sa fille ; et Marguerite, éloignant les idées qu'elle avoit rapportées de sa promenade, se reprocha de l'avoir faite, puisque sa mère s'en étoit affligée.

*Malheur qu'on a dû prévoir. Nouvelles connoissances.*

Le lendemain M. Lowelin se fit annoncer chez milord : sa vue troubla Wenworth malgré lui. — « Vous venez seul, M. Lowelin? — Ma jeune pupille est en ce moment auprès de milady : je viens la mettre sous sa protection et la vôtre. M. Moor, mon parent, m'a remis ses droits sur son enfant, tant que durera son absence; je n'en userai que pour le bonheur de sa fille : en la plaçant auprès de milady, je ne doute pas qu'il n'en soit satisfait. »

Le lord sortit pour passer dans l'appartement de sa femme. Narcisse étoit assise entre elle et lady Marguerite. Leurs prévenances avoient dis-

sipé l'air craintif qu'elle avoit en entrant ; et soit que la nature l'entraînât vers miss Wenworth par un instinct secret, ou, ce qui est plus présumable, que ce fût l'effet de la bonté de ces dames, déjà Narcisse se trouvoit bien auprès d'elles.

M. Lowelin l'avoit prévenue d'être prudente dans ses réponses, si on la questionnoit, et de ne s'écarter en rien de celles qu'il lui avoit prescrites ; de contenir vis-à-vis du lord ces mouvements d'effroi qui devoient l'offenser ; au contraire, de le prévenir en tout ; de sorte, qu'à une excessive rougeur près, qui pouvoit provenir de sa timidité, il ne se passa rien d'extraordinaire lorsque le lord s'approcha d'elle ; et Wenworth, rassuré en partie, se flatta que dans tous les cas il n'auroit rien à craindre de

M. Lowelin ; que sir Belton et Georgina, si tous les deux vivoient encore, ne feroient aucune démarche contre lui, puisqu'ils lui envoyoient sa fille. Plus tranquille, il invita M. Lowelin à dîner au château.

Peu de jours après, lady Wenworth finit son innocente et malheureuse vie, sans convulsions, sans aucun de ces efforts qui contractent la nature à son dernier moment. Elle mourut en pressant sa fille sur son sein.

Du moment que Wenworth fut averti que sa femme avoit peu d'instants à vivre, il quitta le château ; peut-être eut-il un regret de ne l'avoir pas rendue plus heureuse, et qu'un retour sur lui-même lui fit sentir cette vérité cruelle, « qu'il n'étoit pas digne de recevoir le dernier soupir de sa victime. »

Nous nous tairons sur le désespoir de sa fille, que rien n'avoit prévenue d'une si grande perte.

M. Lowelin, d'après le dernier desir de lady Wenworth, la fit enterrer dans un coin du bois à côté de la cascade.

Wenworth revint après les funérailles. Marguerite fut l'objet de ses soins, et Narcisse elle-même : il sembloit que son cœur s'étoit amolli à l'aspect de la mort.

Ce fut à cette époque que la famille Dear vint pour passer la belle saison dans une terre qu'elle possédoit à peu de distance de d'Unnor. Wenworth se lia si intimement avec lord Dear, qu'il se passoit peu de temps sans qu'ils ne se visitassent.

Lady Jeanne Dear prit tant de goût pour Marguerite, qu'elle l'appeloit sa fille : mais ce nom, qui lui étoit si

cher quand il lui étoit donné par sa mère, ne lui causoit qu'un sentiment douloureux, venant d'une bouche étrangère.

Lady Dear étoit une de ces personnes qui subordonnent tout à leur intérêt personnel, même leurs affections. Marguerite, toute séduisante qu'elle étoit, ne lui auroit paru qu'une créature ordinaire, et conséquemment n'auroit mérité aucune attention, si elle n'eût été miss Wenworth, riche héritière, dont le père ayant joué un grand rôle, avoit éprouvé, il est vrai, une défaveur; mais qui alloit bientôt être suivie des graces du souverain, qu'on avoit trompé sur son compte. C'est du moins le bruit qui couroit, et que Wenworth sembloit confirmer, en disant de ces demi-mots, qui signifient tout ce qu'on veut leur faire dire vis-à-vis des sots,

et montrent l'impuissance de celui qui les prononce vis-à-vis les gens d'esprit.

Lady Jeanne pouvoit être placée au rang des premiers. Son mari, dont toute la science consistoit à bien connoître son arbre généalogique et à chasser le renard, croyoit aussi, par l'air important de Wenworth et ses mouvements de tête en signe d'adhésion ou de mécontentement, que l'ex-favori tenoit à sa disposition les destinées de l'Angleterre.

Robert Dear, le seul rejeton de l'illustre race, revenoit depuis peu de ses voyages : c'étoit l'orgueil de son orgueilleuse mère; à ses yeux, Robert étoit parfait; et, ce que chez les autres elle eût qualifié de défauts, étoit en son fils des qualités charmantes, ou d'aimables travers. Lord Dear disoit comme sa femme;

et lorsqu'il pouvoit penser, il pensoit d'après elle.

Pour être juste envers le jeune héritier, il faut dire qu'il possédoit en partie ce qui fait aimer dans le monde frivole. Il étoit d'un physique qu'on aurait pu dire beau, si un air de dédaigneuse fierté n'eût ôté à des traits réguliers leur plus grand charme, l'expression de la bonté. En général, il avoit cette beauté qui tient aux formes athlétiques, qui étonne les yeux, et ne dit rien au cœur. Convaincu de posséder un mérite supérieur, parceque sa mère le lui avoit dit cent fois, que son gouverneur (qui savoit que, pour conserver les bonnes graces de milady, il falloit être d'accord avec elle) le lui avoit démontré, et parcequ'enfin un bon nombre de jolies femmes le lui avoient prouvé; d'après des preuves si irré-

cusables, il n'avoit pas cherché à donner de l'extension à ces facultés morales dont la nature gratifie plus ou moins les pauvres mortels, et dont le développement se fait par l'étude et l'exercice des belles actions.

De cette manière d'envisager les choses, il était résulté que Robert Dear, après trois années de voyages, savoit, à vingt-six ans, parfaitement le français, tromper une belle, dire de ces riens qui tiennent lieu d'érudition en tant de circonstances; persuadé qu'il n'est pas nécessaire de se casser la tête pour en acquérir quand on a des richesses qui en tiennent lieu, et que, pour être pair du royaume, il en sauroit toujours de reste.

Robert étoit lié avec un jeune homme de son âge, nommé Balmore. Ce Balmore possédoit tout ce qui manquoit à Robert; ils ne se trouvoient

en rapport parfait que sur un seul point : c'étoit une manière de penser toute philosophique, qui leur faisoit envisager comme sot préjugé ce qui blâme le penchant d'un sexe vers l'autre, et surtout ce changement qui, selon eux, donnoit à leurs amours une agréable variété.

Balmore étoit donc un aimable libertin, d'autant plus dangereux pour le sexe crédule, qu'il cachoit l'art de tromper sous des apparences contraires : à cela près, le plus galant homme du monde. Il avoit fait ses voyages avec Robert, et ils ne s'étoient séparés qu'à Londres. Robert avoit exigé de son ami qu'il vînt passer quelques mois à Dear, après qu'il auroit vu sa famille ; il l'attendoit à l'époque où le lord Wenworth fit connoissance avec son père.

*Le feu fait des progrès.*

Miss Wenworth auroit bien voulu pouvoir se dispenser de répondre aux avances que lui faisoit la famille Dear; elle eût préféré la compagnie de M. Lowelin et de Narcisse, à la bruyante joie de Robert et à sa galanterie importune.

Depuis la mort de sa mère elle n'avoit point vu Edwin. Il respectoit son affliction et évitoit toute rencontre; mais ce n'étoit pas de même pour Narcisse, et presque chaque jour il avoit par elle des nouvelles de lady Marguerite, qui, à son tour, apprenoit par son amie combien Edwin étoit triste et défait, sans que jamais il en eût dit la cause. C'étoit le sujet des conjectures des jeunes miss, quoi-

que lady Marguerite, si elle avoit voulu l'avouer, eût deviné juste au premier mot. Avec quelle minutieuse curiosité se faisoit-elle rendre compte.... « Qu'avoit-il dit?.... Comment avoit-il prononcé ces paroles?...» Et quoique en apparence elles n'eussent rien de direct pour lady Marguerite, elle trouvoit toujours le moyen de se les adresser.

Edwin, tout aussi ingénieux, devinoit par ce qu'on lui disoit, ce qu'on avoit voulu lui taire; mais c'étoit peu pour sa passion. Ardent, inquiet, il consumoit sa vie en vains projets, en espérances détruites aussitôt que conçues, lorsqu'il raisonnoit avec lui-même. Cependant, quand la tante, pour remonter son ouvrage, venoit exalter ses esprits par une perspective d'enchantements, il croyoit tout possible à un amour tel que le sien.

Son père cherchoit en vain à deviner ce qui avoit changé en mélancolie la gaieté de ce cher fils. On lui donnoit des défaites dont il falloit bien qu'il se contentât. Edwin, facile à pénétrer par la candeur de son caractère, auroit sans doute avoué à son père le changement qui s'étoit fait dans son existence, si sa tante, qui craignoit l'austère raison de son frère, ne lui eût recommandé, comme une chose d'où dépendoit son bonheur, de garder le plus grand secret.

Malheureusement pour la tranquillité future d'Edwin, le sort sembla le favoriser d'une manière singulière. Un jour, qu'entraîné par ses rêveries amoureuses, il s'étoit éloigné de d'Unnor, il entendit au milieu du bois des sons rauques qui partoient d'un bas-fond. Pendant un instant il fut indécis s'ils apparte-

noient à quelque bête prise dans un piége, ou si c'étoit une personne souffrante qui imploroit du secours. Quand il fut convaincu que la dernière supposition étoit la plus juste, il s'approcha avec une promptitude qui marquoit son humanité : il eut doublement lieu de s'en applaudir, en voyant un vieux gentilhomme, qu'il reconnut pour lord Dear, étendu dans le fossé, et à moitié enseveli par la terre qui s'étoit éboulée sur lui : la peur lui ayant causé une attaque de goutte, il n'avoit pu s'aider de ses pieds ni de ses mains. Quand Edwin l'eût pour ainsi dire exhumé, il apprit de lui, « qu'un maudit renard l'avoit fait courir toute la matinée, et qu'au moment où il alloit le tirer, son cheval (qui sans doute ne prenoit pas grand goût à la chasse) l'avoit jeté dans le fossé, et s'étoit enfui à

travers champs; qu'après avoir crié de tous ses poumons, il commençoit à n'en pouvoir plus, lorsque son libérateur avoit paru. » Heureusement pour le vieux chasseur, que la terre qui lui servoit de lit étoit d'une nature molle, pour ne pas dire boueuse, et qu'au désagrément près d'avoir manqué le renard et de n'avoir pas échappé à la goutte, il n'en résulta rien de fâcheux.

Edwin plaça le lord sur un tapis de mousse, et courut à une ferme qu'il apercevoit à peu de distance, pour demander deux hommes qui auroient porté le lord sur leurs bras; mais il ne trouva dans la ferme qu'une vieille femme qui la gardoit, et un âne qui mangeoit quelques mauvaises herbes placées devant lui. Ne voyant pour le lord aucune manière de transport plus agréable, Edwin

emmena le patient animal, et comme il put, il le fit enfourcher par le pauvre goutteux. Ils marchèrent ainsi à pas mesurés jusqu'au château du lord. Lady Dear se montra pour Edwin toute reconnoissante ; Robert lui serra la main en lui offrant son amitié. Le lord, qui sentoit plus que personne tout ce qu'il lui devoit, jusroit contre la roideur de ses membres, qui l'empêchoit d'embrasser son jeune ami. Edwin se retira, laissant de lui l'impression la plus flatteuse.

Lord Wenworth ayant appris l'accident de son voisin, ne manqua pas d'aller montrer ses regrets. Quand il entendit le vieux lord parler du fils du ministre en termes si chauds, il se proposa, pour avoir l'air de partager sa reconnoissance, d'inviter M. Lowelin et son fils à dîner au château, pour le même jour que la famille Dear.

Edwin, en recevant cette invitation, crut que les cieux s'ouvroient pour lui, et la tante présagea l'accomplissement de tous ses souhaits.

Il résulta de la politesse de Wenworth une grande satisfaction pour le vieux Dear, la plus agréable surprise pour Narcisse, qui chérissoit tendrement Edwin, et pour Marguerite un grand accroissement de l'affection qu'elle étoit si disposée à lui porter.

Sans les suivre minutieusement dans leurs amours silencieuses, nous dirons que, quoiqu'Edwin se montrât très discret dans le petit nombre de visites qu'il rendit à lord Wenworth, elles furent suffisantes pour que sa fille n'eût plus une pensée qui ne fût relative au fils du pasteur.

De son côté, M. Lowelin avoit observé que la jeune lady se laissoit do-

miner par une langueur et une préoccupation continuelles; elle souffroit d'un mal secret, et paroissoit s'y complaire. Guidé par son zèle, il voulut essayer de prémunir son cœur contre tout sentiment qui ne seroit pas autorisé par lord Wenworth, dont il ignoroit les vues, s'imaginant que Robert Dear pourroit bien être pour Marguerite ce que fut sir Alfred pour Maria.

Profitant d'un moment où ils étoient seuls, M. Lowelin fit tomber la conversation sur le sujet dont il vouloit l'entretenir. Sans avoir l'air de s'adresser à elle, il fit un tableau touchant de l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents, quand toutefois ces derniers n'exigent pas des choses injustes; encore alors trouvoit-on de ces enfants qui regardoient comme un saint devoir d'obéir. Il

prit occasion de là pour lui raconter l'histoire de sa mère, l'amour d'Alfred et ses funestes effets, la pieuse soumission de milady, sa patiente douceur, et ses constantes prières pour que sa fille ne connût pas le malheur.

En écoutant M. Lowelin, l'ame de Marguerite avoit oublié tout objet étranger à sa mère; elle étoit partagée entre la pitié, l'admiration et de nouveaux regrets. Ils furent si vifs, que le ministre fut presque fâché de s'être livré à son zèle, et persuadé que son cœur s'étoit déjà donné à Robert, et qu'elle craignoit l'opposition de son père.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Ranchoup, ... de

Lord Wenworth

Bd.: 1

Paris (1813)
P.o.gall. 1810 n-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096584-2